

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection1735 : La mère confidente](#)[CollectionFR. La mère confidente : éditions et mises en scène françaises](#)[Item1735 : La mère confidente \(editio princeps\)](#)

1735 : La mère confidente (editio princeps)

Créateur(s) : [Marivaux, Pierre de \(1688-1763\)](#)

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

120 Fichier(s)

Les mots clés

[Editio princeps](#)

Comment citer cette page

[Marivaux, Pierre de \(1688-1763\)](#)1735 : *La mère confidente*(*editio princeps*), 1735
Paola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne
Nouvelle).

Consulté le 03/10/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/SEM/items/show/893>

Métadonnées Dublin Core

DescriptionMarivaux, *La mère confidente*, A Paris, Chez Prault fils, 1735.

Date[1735](#)

Genre[Théâtre \(Pièce\)](#)

Mots-clés*Editio princeps*

CouvertureParis

LangueFrançais

Métadonnées DC - édition numérique

Éditeur de la fichePaola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim (CNRS-
ENS-Sorbonne Nouvelle)

ContributeurRanzini, Paola (responsable du projet)

Mentions légalesFiche : Paola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim
(CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage
à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

Notice créée le 28/06/2019 Dernière modification le 10/08/2025

Y. 5803.

LA MERE
CONFIDENTE.
COMEDIE EN TROIS ACTES.

De M. DE MARIVAUX.

Représentée le 9. May 1735. par les
Comédiens Italiens.



A PARIS,
Chez PRAULT Fils, Quay de Conty,
vis-à-vis la descente du Pont-Neuf,
à la Charité.

M. DCC. XXXV.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

A C T E U R S.

Me. ARGANTE.

ANGELIQUE, sa Fille.

LISETTE, sa Suivante.

DORANTE, Amant d'Angelique.

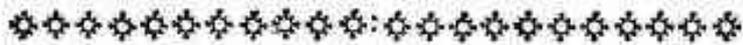
ERGASTE, son Oncle.

LUBIN, Payfan, Valet de Me.
Argante.

*La Scene se passe à la Campagne
chez Me. Argante.*



L A M E R E
C O N F I D E N T E .



A C T E P R E M I E R .

S C E N E P R E M I E R E .
D O R A N T E , L I S E T T E .

D O R A N T E .



Uoi, vous venez sans An-
gelique, Lisette?

L I S E T T E .

Elle arrivera bien-tôt,
elle est avec sa mere, je lui
ai dit que j'allois toujours devant, & je ne
me suis hâté que pour avoir avec vous un
moment d'entretien, sans qu'elle le sça-
che.

A ij

D O R A N T E.

Que me veux-tu , Lisette ?

L I S E T T E.

Ah ça , Monsieur , nous ne vous connoissons , Angelique & moi , que par un aventure de promenade dans cette campagne.

D O R A N T E.

Il est vrai.

L I S E T T E.

Vous êtes tous deux aimables , l'amour s'est mis de la partie , cela est naturel , mais voilà sept ou huit entrevûës que nous avons avec vous à l'insçu de tout le monde , la mere à qui vous êtes inconnu pourroit à la fin en apprendre quelque chose , toute l'intrigue retomberoit sur moi , terminons ; Angelique est riche , vous êtes tous deux d'une égale condition , à ce que vous dites , engagez vos parens à la demander pour vous en mariage , il n'y a pas même de temps à perdre.

D O R A N T E.

C'est ici où gît la difficulté.

L I S E T T E.

Vous auriez de la peine à trouver un meilleur parti , au moins.

D O R A N T E.

Eh ! il n'est que trop bon.

CONFIDENTE. 5

L I S E T T E.

Je ne vous entends pas.

D O R A N T E.

Ma famille vaut la sienne , sans contredit , mais je n'ai pas de bien , Lisette.

L I S E T T E *étonnée.*

Comment ?

D O R A N T E.

Je dis les choses comme elles sont , je n'ai qu'une très-petite légitime.

L I S E T T E *brusquement.*

Vous ? tantpis , je ne suis point contente de cela , qui est-ce qui le devineroit à votre air ? quand on n'a rien , faut-il être de si bonne mine ? vous m'avez trompée , Monsieur.

D O R A N T E.

Ce n'étoit pas mon dessein.

L I S E T T E.

Cela ne se fait pas , vous dis-je , que diantre voulez-vous qu'on fasse de vous ? vraiment Angelique vous épouserait volontiers , mais nous avons une mere qui ne sera pas tentée de votre légitime , & votre amour ne nous donnerait que du chagrin.

D O R A N T E.

Eh , Lisette , laisse aller les choses , je t'en conjure , il peut arriver tant d'ac-

A iij

L A M E R E

cidents , si je l'épouse , je te jure d'honneur que je te ferai ta fortune , tu n'en peux esperer autant de personne , & je tiendrai parole.

L I S E T T E.

Ma fortune ?

D O R A N T E.

Oùi , je te le promets , ce n'est pas le bien d'Angelique qui me fait envie , si je ne l'avois pas rencontrée ici , j'allois à mon retour à Paris épouser une veuve très-riche , & peut-être plus riche qu'elle , tout le monde le sçait , mais il n'y a plus moyen , j'aime Angelique , & si jamais tes soins m'unissoient à elle , je me charge de ton établissement.

L I S E T T E *révant un peu.*

Vous êtes séduisant ; voilà une façon d'aimer qui commence à m'intéresser , je me persuade qu'Angélique seroit bien avec vous.

D O R A N T E.

Je n'aimerai jamais qu'elle !

L I S E T T E.

Vous lui ferez donc sa fortune aussi bien qu'à moi ; mais Monsieur vous n'avez rien , dites-vous ? cela est bien dur , n'heritez-vous de personne , tous vos parens font-ils ruinez ?

CONFIDENTE. 7

DORANTE.

Je suis le neveu d'un homme qui a de très-grands biens , qui m'aime beaucoup & qui me traite comme un fils.

LISETTE.

Eh ! que ne parlez-vous donc ? d'où vient me faire peur avec vos tristes récits , pendant que vous en avez de si consolants à faire ? un Oncle riche , voilà qui est excellent ; & il est vieux sans doute , car ces Messieurs-là ont coutume de l'être.

DORANTE.

Oùi , mais le mien ne suit pas la coutume , il est jeune.

LISETTE.

Jeune ! & de quelle jeunesse encore ?

DORANTE.

Il n'a que trente cinq ans.

LISETTE.

Miséricorde ! trente-cinq ans , cet homme-là n'est bon qu'à être le neveu d'un autre.

DORANTE.

Il est vrai.

LISETTE.

Mais, du moins est-il un peu infirme ?

DORANTE.

Point du tout , il se porte à merveille ,

A iiij

8 LA MÈRE

il est, grace au Ciel, de la meilleure santé du monde , car il m'est cher.

L I S E T T E.

Trente-cinq ans & de la santé , avec un degré de parenté comme celui-là , le joli parent ; & quelle est l'humeur de ce galant homme ?

D O R A N T E.

Il est froid , sérieux & Philosophe.

L I S E T T E.

Encore passe , voilà une humeur qui peut nous dédommager de la vieillesse & des infirmités qu'il n'a pas , il n'a qu'à nous assurer son bien.

D O R A N T E.

Il ne faut pas s'y attendre ; on parle de quelque mariage en campagne pour lui.

L I S E T T E *s'écriant.*

Pour ce Philosophe ? il veut donc avoir des héritiers en propre personne ?

D O R A N T E.

Le bruit en court.

L I S E T T E.

Oh , Monsieur , vous m'impatientez avec votre situation, en vérité , vous êtes insupportable, tout est désolant avec vous de quelque côté qu'on se tourne.

CONFIDENTE. 9

DORANTE.

Te voilà donc dégoûtée de me servir.

LISETTE *vivement.*

Non, vous avez un malheur qui me pique ; & que je veux vaincre ; mais retirez-vous , voici Angelique qui arrive, je ne lui ai pas dit que vous viendriez ici, quoiqu'elle s'attende bien de vous y voir, vous reparoîtrez dans un instant, & ferez comme si vous arriviez, donnez-moi le tems de l'instruire de tout, j'ai à lui rendre compte de votre personne, elle m'a chargée de sçavoir un peu de vos nouvelles, laissez-moi faire.

Dorante sort.

SCENE II.

ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

JE désespérois que vous vinssiez, Madame.

ANGELIQUE.

C'est qu'il est arrivé du monde à qui j'ai tenu compagnie ; eh bien Lisette,

as-tu quelque chose à me dire de Dorante ? as-tu parlé de lui à la Concierge du château où il est ?

L I S E T T E.

Oui , je suis parfaitement informé , Dorante est un homme charmant , un homme aimé , estimé de tout le monde , en un mot le plus honnête homme qu'on puisse connoître.

A N G E L I Q U E.

Hélas ! Lisette , je n'en doutois pas , cela ne m'apprend rien , je l'avois deviné.

L I S E T T E.

Oui , il n'y a qu'à le voir pour avoir bonne opinion de lui , il faut pourtant le quitter , car il ne vous convient pas.

A N G E L I Q U E.

Le quitter ! quoi , après cet éloge !

L I S E T T E.

Oui , Madame , il ne l'est pas votre fait.

A N G E L I Q U E.

Ou vous plaifantez , ou la tête vous tourne.

L I S E T T E.

Ni l'un ni l'autre , il a un défaut terrible.

A N G E L I Q U E.

Tu m'effrayes.

CONFIDENTE. II

L I S E T T E.

Il est sans bien.

A N G E L I Q U E.

Ah , je respire ! n'est-ce que cela ? explique-toi donc mieux , Lisette , ce n'est pas un défaut , c'est un malheur , je le regarde comme une bagatelle moi.

L I S E T T E.

Vous parlez juste ; mais nous avons une mere , allez la consulter sur cette bagatelle-là , pour voir un peu ce qu'elle vous répondra ; demandez-lui si elle fera d'avis de vous donner Dorante ?

A N G E L I Q U E.

Et quel est le tien là-dessus , Lisette ?

L I S E T T E.

Oh ! le mien , c'est une autre affaire , sans vanité je penserois un peu plus noblement que cela , ce seroit une fort belle action que d'épouser Dorante.

A N G E L I Q U E.

Va , va , ne ménage pas mon cœur , il n'est pas au-dessous du tien , conseille-moi hardiment une belle action.

L I S E T T E.

Non pas , s'il vous plaît , Dorante est un cadet , & l'usage veut qu'on le laisse là.

ANGÉLIQUE.

Je l'enrichirois donc ? quel plaisir !

LISETTE.

Oh ! vous en direz tant que vous me tenterez.

ANGÉLIQUE.

Plus il me devoit , & plus il me seroit cher.

LISETTE.

Vous êtes tous deux les plus aimables enfans du monde ; car il refuse aussi à cause de vous une Veuve très-riche , à ce qu'on dit.

ANGÉLIQUE.

Lui ! eh bien , il a eu la modestie de s'en taire , c'est toujours de nouvelles qualités que je lui découvre.

LISETTE.

Allons , Madame , il faut que vous épousiez cet homme-là , le ciel vous destine l'un à l'autre , cela est visible , rappelez votre aventure : nous nous promenons toutes deux dans les allées de ce bois , il y a mille autres endroits pour se promener , point du tout , cet homme qui nous est inconnu , ne vient qu'à celui-ci , parce qu'il faut qu'il nous rencontre , qu'y faisiez-vous ? vous lisiez , qu'y faisoit-il ? il lisoit , y a-t'il rien de plus marqué ?

CONFIDENTE. 13

ANGELIQUE.

Effectivement.

LISETTE.

Il vous saluë , nous le saluons , le lendemain même promenade, mêmes allées, même rencontre , même inclination des deux côtez , & plus de livres de part & d'autres, cela est admirable.

ANGELIQUE.

Ajoutes , que j'ai voulu m'empêcher de l'aimer , & que je n'ai pû en venir à bout.

LISETTE.

Je vous en défierois.

ANGELIQUE.

Il n'y a plus que ma Mere qui m'inquiete , cette Mere qui m'idolâtre , qui ne m'a jamais fait sentir que son amour , qui ne veut jamais que ce que je veux.

LISETTE.

Bon , c'est que vous ne voulez jamais que ce qui lui plaît.

ANGELIQUE.

Mais si elle fait si bien , que ce qui lui plaît me plaise aussi , n'est-ce pas comme si je faisois toujours mes volontés ?

LISETTE.

Est-ce que vous tremblez déjà ?

ANGELIQUE.

Non, tu m'encourages, mais c'est ce miserable bien que j'ai, & qui me nuira : ah ! que je suis fâchée d'être si riche.

LISETTE.

Ah ! le plaifant chagrin. Eh ! ne l'êtes-vous pas pour vous deux ?

ANGELIQUE.

Il est vrai, ne le verrons-nous pas aujourd'hui ; quand reviendra-t'il ?

LISETTE *regarde fa montre.*

Attendez, je vais vous le dire.

ANGELIQUE.

Comment, est-ce que tu lui as donné rendez-vous ?

LISETTE.

Oui, il va venir, il ne tardera pas deux minuttes, il est exact.

ANGELIQUE.

Vous n'y songez pas, Lisette, il croira que c'est moi qui le lui ai fait donner.

LISETTE.

Non, non, c'est toujours avec moi qu'il les prend, & c'est vous qui les tenez fans le ſçavoir.

ANGELIQUE.

Il a fort bien fait de ne m'en rien dire, car je n'en aurois pas tenu un ſeul, & comme vous m'avertiffez de celui-ci, je

CONFIDENTE. 15
ne sçai pas trop si je puis rester avec bien-
scesance , j'ai presque envie de m'en al-
ler.

L I S E T T E.

Je crois que vous avez raison , allons ,
partons , Madame.

A N G E L I Q U E.

Une autrefois quand vous lui direz de
venir , du moins ne m'avertissez pas ,
voilà tout ce que je vous demande.

L I S E T T E.

Ne nous fâchons pas , le voici.

SCENE III.

DORANTE, ANGELIQUE,
LISETTE , LUBIN *éloigné.*

A N G E L I Q U E.

J E ne vous attendois pas au moins, Do-
rante.

D O R A N T E.

Je ne sçais que trop que c'est à Li-
sette que j'ai l'obligation de vous voir
ici , Madame.

L I S E T T E *sans regarder.*

Je lui ai pourtant dit que vous vien-
driez.

ANGELIQUE.

Oui , elle vient de me l'apprendre tout à l'heure.

L I S E T T E.

Partant tout à l'heure.

ANGELIQUE.

Taisez-vous , Lisette.

D O R A N T E.

Me voyez-vous à regret , Madame ?

ANGELIQUE.

Non , Dorante , si j'étois fâchée de vous voir , je fuirois les lieux où je vous trouve , & où je pourrois soupçonner de vous rencontrer.

L I S E T T E.

Oh , pour cela , Monsieur , ne vous plaignez pas , il faut rendre justice à Madame , il n'y a rien de si obligeant que les discours qu'elle vient de me tenir sur votre compte.

ANGELIQUE.

Mais en verité , Lisette . . .

D O R A N T E.

Eh , Madame , ne m'enviez pas la joye qu'elle me donne.

L I S E T T E.

Où est l'inconvenient de répéter des choses qui ne sont que loüables ; pourquoi ne sçauroit-il pas que vous êtes charmée

charmée

CONFIDENTE. 17

charmée que tout le monde l'aime & l'estime? y a-t'il du mal à lui dire le plaisir que vous vous proposez à le venger de la fortune , à lui apprendre que la sienne vous le rend encore plus cher ? Il n'y a point à rougir d'une pareille façon de penser , elle fait l'éloge de votre cœur.

DORANTE.

Quoi ! charmante Angelique , mon bonheur iroit-il jusques-là ? oserois-je ajouter foi à ce qu'elle me dit ?

ANGELIQUE.

Je vous avouë qu'elle est bien étourdie.

DORANTE.

Je n'ai que mon cœur à vous offrir , il est vrai , mais du moins n'en fut-il jamais de plus pénétré ni de plus tendre.

Lubin paroît dans l'éloignement.

LISETTE.

Doucement , ne parlez pas si haut , il me semble que je vois le neveu de notre Fermier qui nous observe , ce grand benest-là , que fait-il ici ?

ANGELIQUE.

C'est lui-même, ah! que je suis inquiète , il dira tout à ma Mere ; adieu , Dorante , nous nous reverrons , je me

B

18 LA MERE
sauve , retirez - vous aussi.

Elle sort.

Dorante veut s'en aller.

L I S E T T E *l'arrêtant.*

Non , Monsieur, arrêtez , il me vient
une idée, il faut tâcher de le mettre dans
nos intérêts , il ne me hait pas.

D O R A N T E.

Puisqu'il nous a vû , c'est le meil-
leur parti.

S C E N E I V.

D O R A N T E , L I S E T T E ,
L U B I N.

L I S E T T E *à Dorante.*

Laissez-moi faire ; ah te voilà , Lu-
bin , à quoi donc t'amuses-tu-là ?

L U B I N.

Moi , d'abord je faisois une prome-
nade , à present je regarde.

L I S E T T E.

Et que regardes-tu ?

L U B I N.

Des oyseaux , deux qui restent , &
un qui vient de prendre sa volée , & qui
est le plus joli de tous (*regardant Dorante*).

CONFIDENTE. 16

en vela un qui est bian joli itou , & jarnigué ils profiteront bian avec vous, car vous les siflez comme un charme , Mademoiselle Lisette.

L I S E T T E.

C'est-à-dire , que tu nous as vû , Angelique & moi parler à Monsieur.

L U B I N.

Oh oui , jons tout vû à mon aise , jons même ment entendu leur petit ramage.

L I S E T T E.

C'est le hazard qui nous a fait rencontrer Monsieur , & voilà la premiere fois que nous le voyons.

L U B I N.

Morgué qualle a bonne meine cette premiere fois là , alle ressemble à la vingtième.

D O R A N T E.

On ne scauroit se dispenser de saluer une Dame , quand on la rencontre , je pense.

L U B I N *riant.*

Ha ha ha ! vous tirez donc voutre reverence en paroles , vous convarsez depuis un quart d'heure , appelez-vous ça un coup de chapiau.

B ij

L I S E T T E.

Venons au fait , serois-tu d'humeur
d'entrer dans nos interêts.

L U B I N.

Peut-être qu'oui , peut-être que non,
ce sera suivant les magneres du monde,
il gnia que ça qui regle , car j'aime les
magnieres moi.

L I S E T T E.

Hé bien, Lubin, je te prie instamment
de nous servir.

D O R A N T E *lui donne de l'argent.*

Et moi je te paye pour cela.

L U B I N.

Je vous baille donc la parfarance ,
redite voute chance, alle sera pû bonne
ce coup-ci que l'autre , d'abord c'est
une rencontre n'est-ce pas , ça se prati-
que , il n'y a pas de malhonnêteté à ren-
contrer les parsonnes.

L I S E T T E.

Et puis on se salue.

L U B I N.

Et pis , queuque bredoüille au bout
de la reverence , c'est itou ma cotu-
me , toujours je bredoüille en saluant,
& quand ça se passe avec des femmes,
faut bian qualles répondent deux parol-
les pour une , les hommes parlent , les

CONFIDENTE. 21

femmes babillent , allez voute chemin , vela qui est fort bon , fort raisonnable & fort civil ; oh ça , la rencontre , la salutation , la demande & la réponse tout ça est payé , il n'y a pûs qu'à nous accommoder pour le courant.

DORANTE.

Voilà pour le courant.

LUBIN.

Courez donc tant que vous pourrez ; ce que vous attraperez c'est pour vous , je n'y prétend rin , pourvû que j'attrape itou. Sarviteur ; il n'y a morgué parsonne de si agriable à rencontrer que vous.

LISETTE.

Tu seras donc de nos amis à présent.

LUBIN.

Tatigué oui , ne m'épargnez pas , toute mon amiquié est à voute sarvice au mesme prix.

LISETTE.

Puisque nous pouvons compter sur toi , veux-tu bien actuellement faire le guet pour nous avertir en cas que quelqu'un vienne , & surtout Madame.

LUBIN.

Que vos parsonnes se tiennent en paix , je vous garantis des passans une

SCENE V.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

PUISQUE nous voici seuls un moment, parlons encore de votre amour, Monsieur, vous m'avez fait de grandes promesses en cas que les choses réussissent ; mais comment réussiront-elles ? Angélique est une héritière , & je sçai les intentions de la Mere , quelque tendresse qu'elle ait pour sa fille qui vous aime , ce ne sera pas à vous à qui elle la donnera , c'est de quoi vous devez être bien convaincu ; or cela supposé , que vous passe-t'il dans l'esprit là-dessus ?

DORANTE.

Rien encore, Lisette. Je n'ai jusqu'ici songé qu'au plaisir d'aimer Angélique.

LISETTE.

Mais ne pourriez-vous pas en même tems songer à faire durer ce plaisir ?

C O N F I D E N T E. 23

D O R A N T E.

C'est bien mon dessein ; mais comment s'y prendre ?

L I S E T T E.

Je vous le demande.

D O R A N T E.

J'y rêverai , Lisette.

L I S E T T E.

Ah ! vous y rêverez , il n'y a qu'un petit inconvénient à craindre , c'est qu'on ne marie votre maîtresse pendant que vous rêverez à la conserver.

D O R A N T E.

Que me dis-tu-là , Lisette , j'en mourrois de douleur.

L I S E T T E.

Je vous tiens donc pour mort.

D O R A N T E *vivement.*

Est-ce qu'on la veut marier ?

L I S E T T E.

La partie est toute liée avec la Mere , il y a déjà un époux d'arrêté , je le sçai de bonne part.

D O R A N T E.

Eh ! Lisette , tu me désespères , il faut absolument éviter ce malheur-là.

L I S E T T E.

Ah ! ce ne sera pas en disant j'aime ,

24 LA MERE.
& toujours j'aime , n'imaginez - vous rien ?

DORANTE.
Tu m'accables,

SCENE VI.

LUBIN , LISETTE,
DORANTE.

LUBIN *accourt.*

Gagnez pays mes bons amis , fau-
vez-vous , vela l'ennemi qui s'a-
vance.

LISETTE.
Quel ennemi ?

LUBIN.
Morgué , le plus méchant , c'est la
Mere d'Angelique.

LISETTE *à Dorante.*
Eh vifte , cachez-vous dans le bois .
je me retire.

Elle sort.

LUBIN.
Et moi je ferai semblant d'être sans ma-
lice.

SCENE VII.

SCENE VII.

LUBIN, MADAME ARGANTE.

M^c. ARGANTE.

AH ! c'est toi Lubin , tu es tout seul ,
 il me sembloit avoir entendu du
 monde.

LUBIN.

Non , noute maîtresse , ce n'est que
 moi qui me parle & qui me repart , à celle
 fin de me tenir compagnie , ça amuse.

M^c. ARGANTE.

Ne me trompes-tu point ?

LUBIN.

Pargué , je serois donc un fripon ?

M^c. ARGANTE.

Je te crois , & je suis bien aise de te
 trouver , car je te cherchois ; j'ai une
 commission à te donner , que je ne veux
 confier à aucun de mes gens , c'est d'ob-
 server Angelique dans ses promenades , &
 de me rendre compte de ce qui s'y passe ;
 je remarque que depuis quelque temps
 elle sort souvent à la même heure avec
 Lisette , & j'en voudrois sçavoir la rai-
 son.

C

LUBIN.

C'a est fort raisonnable , vous me baillez donc une charge d'espion.

Me. ARGANTE.

A peu-près.

LUBIN.

Je sçavons bian ce que c'est , j'ons la pareille.

Me. ARGANTE.

Toi !

LUBIN.

Oüi , ça est fort lucratif , mais c'est qu'ou venez un peu tard , noute maîtresse , car je sis retenu pour vous espionner vous même.

Me. ARGANTE *à part.*

Qu'entens-je ? moi , Lubin ?

LUBIN.

Vraiment oüi , quand Mademoiselle Angelique parle en cachette à son amoureux , c'est moi qui regarde si vous ne venez pas.

Me. ARGANTE.

Ceci est sérieux ; mais vous êtes bien hardi , Lubin , de vous charger d'une pareille commission.

LUBIN.

Pardi , y a-t'il du mal à dire à cette jeunesse , vela Madame qui vient , la

CONFIDENTE. 27

vela qui ne vient pas , ça empêche-t'il que vous ne veniez ou non , je n'y entens pas de finesse.

Me. ARGANTE.

Je te pardonne , puisque tu n'as pas cru mal faire , à condition que tu m'instruiras de tout ce que tu verras , & de tout ce que tu entendras.

LUBIN.

Faura donc que j'acoute , & que je regarde , ce sera moi quié pu de besogne avec vous qu'avec eux.

Me. ARGANTE

Je consens même que tu les avertisses quand j'arriverai , pourvû que tu me rapportes tout fidèlement , & il ne te sera pas difficile de le faire , puisque tu ne t'éloignes pas beaucoup d'eux.

LUBIN.

Eh sans doute , je serai tout porté pour les nouvelles , ça me sera commode , aussi-tôt pris , aussi-tôt rendu.

Me. ARGANTE.

Je te deffens , sur-tout , de les informer de l'emploi que je te donne , comme tu m'as informé de celui qu'ils t'ont donné , garde-moy le secret.

LUBIN.

Drès qu'ou voulez qu'en le garde ;

C ij

en le gardera ; s'ils me l'avoient recommandé , j'aurais fait de même , ils n'avoient qu'à dire.

Me. ARGANTE.

N'y manque pas à mon égard , & puisqu'ils ne se soucient point que tu gardes le leur , acheve de m'instruire , tu n'y perdras pas.

LUBIN.

Premièrement , en lieu de par dre avec eux j'y gagne.

Me. ARGANTE.

C'est-à-dire qu'ils te payent.

LUBIN.

Tout juste.

Me. ARGANTE.

Je te promets de faire comme eux quand je serai rentrée chez moi.

LUBIN.

Ce que j'en dis n'est pas pour porter exemple , mais ce qu'ou ferez sera toujours bien fait.

Me. ARGANTE.

Ma fille a donc un amant ? quel est-il ?

LUBIN.

Un biau jeune homme fait comme une merveille , qui est liberal , qui a un air , une présentation , une philosophie , dame

CONFIDENTE. 29

c'est ma meine à moi , ce sera la vôtre
itou , il n'y a pas de garçon pu gracieux
à contempler , & qui fait l'amour avec
des paroles si douces , c'est un plaisir
que de l'entendre débiter sa petite mar-
chandise , il ne dit pas un mot qu'il n'a-
dore.

Me. ARGANTE.

Et ma fille que lui répond-t'elle ?

LUBIN.

Voute fille , mais je pense que bian-
tôt ils s'adoreront tous deux.

Me. ARGANTE.

N'as-tu rien retenu de leurs discours ?

LUBIN.

Non qu'une petite miette , je n'ay pas
de moyen ce ly fait-il , & moi j'en ay
trop cely fait-elle ; mais l'y dit-il j'ai le
cœur si tendre ; mais l'y dit-elle, qu'est-ce
que ma mere s'en fouciera ; & pis là des-
sus ils se l'amentons sur le plus , sur le
moins , sur la pauvreté de l'un , sur la
richesse de l'autre, ça fait des regrets bian
touchans.

Me. ARGANTE.

Quel est ce jeune homme ?

LUBIN.

Attendez , il m'est avis que c'est Do-
rante , & comme c'est un voisin , en peut

C ij

30 LA MERE
l'appeller le voisin Dorante.

Me. ARGANTE.

Dorante ? ce nom-là ne m'est pas in-
connu ; comment se sont-ils vûs ?

LUBIN.

Ils se sont vûs en se rencontrant , mais
ils ne se rencontrent plus , ils se treu-
vent.

Me. ARGANTE.

Et Lisette est-elle de la partie ?

LUBIN.

Morgué oïï , c'est leur Capitaine , alle
a le gouarnement des rencontres ,
c'est un trésor pour des amoureux que
cette fille-là.

Me. ARGANTE.

Voici ce me semble ma fille qui feint de
se promener & qui vient à nous , retire-
toi Lubin , continuë d'observer & de
m'instruire avec fidelité , je te recom-
penserai.

LUBIN.

Oh que oïï , Madame , ce sera au lo-
gis il n'y a pas loin.

Il sort.



SCENE VIII.

Me. ARGANTE , ANGELIQUE.

Me. ARGANTE.

JE vous demandois à Lubin , ma fille.
ANGELIQUE.

Avez-vous à me parler , Madame ?

M. ARGANTE.

Oùi : vous connoissez Ergaste , Angélique , vous l'avez vû souvent à Paris , il vous demande en mariage.

ANGELIQUE.

Lui , ma mere , Ergaste , cet homme si sombre , si sérieux , il n'est pas fait pour être un mari ce me semble.

Me. ARGANTE.

Il n'y a rien à redire à sa figure.

ANGELIQUE.

Pour sa figure je la lui passe , c'est à quoi je ne regarde guere.

Me. ARGANTE.

Il est froid.

ANGELIQUE.

Dites glacé , taciturne , mélancolique , rêveur & triste.

C iij

Me. ARGANGE.

Vous le verrez bien-tôt, il doit venir ici, & s'il ne vous accommode pas, vous ne l'épouserez pas malgré vous, ma chere enfant, vous sçavez bien comme nous vivons ensemble.

ANGELIQUE.

Ah ma mere, je ne crains point de violence de votre part, ce n'est pas là ce qui m'inquiète.

Me. ARGANTE.

Es-tu bien persuadée que je t'aime?

ANGELIQUE.

Il n'y a point de jour qu'il ne m'en donne des preuves.

Me. ARGANTE.

Et toi ma fille m'aimes-tu autant?

ANGELIQUE.

Je me flatte que vous n'en doutez pas assurément.

Me. ARGANTE.

Non, mais pour m'en rendre encore plus sure, il faut que tu m'accordes une grace.

ANGELIQUE.

Une grace ma mere, voilà un mot qui ne me convient point, ordonnez, & je vous obéirai.

CONFIDENTE. 33

Me. ARGANTE.

Oh si tu le prends sur ce ton-là , tu ne m'aimes pas tant que je croyois , je n'ai point d'ordre à vous donner ma fille , je suis votre amie , & vous êtes la mienne , & si vous me traitez autrement , je n'ai plus rien à vous dire.

ANGELIQUE.

Allons ma mere je me rends , vous me charmez , j'en pleure de tendresse ; voyons , quelle est cette grace que vous me demandez , je vous l'accorde d'avance.

Me. ARGANTE.

Viens donc que je t'embrasse : te voici dans un âge raisonnable , mais où tu auras besoin de mes conseils & de mon expérience ; te r'appelles-tu l'entretien que nous eûmes l'autre jour , & cette douceur que nous nous figurions toutes deux à vivre ensemble dans la plus intime confiance , sans avoir de secrets l'une pour l'autre ; t'en souviens-tu ? nous fûmes interrompues , mais cette idée-là te réjouit beaucoup , exécutons-là , parle moi à cœur ouvert ; fais-moi ta confidente.

ANGELIQUE.

Vous, la confidente de votre fille ?

M^e. ARGANTE

Oh ! votre fille ; eh ! qui te parle d'elle ? ce n'est point ta mère qui veut être ta confidente , c'est ton amie encore une fois.

ANGELIQUE *riant.*

D'accord , mais mon amie redira tout à ma mère, l'un est inséparable de l'autre.

M^e. ARGANTE.

Eh bien , je les sépare moi , je t'en fais serment ; oui , mets-toi dans l'esprit que ce que tu me confieras sur ce pied-là , c'est comme si ta mère ne l'entendoit pas ; eh , mais cela se doit , il y auroit même de la mauvaise foi à faire autrement.

ANGELIQUE.

Il est difficile d'espérer ce que vous dites-là.

M^e. ARGANTE.

Ah ! que tu m'affliges , je ne mérite pas ta résistance.

ANGELIQUE.

Eh bien , soit , vous l'exigez de trop bonne grace , j'y consens , je vous dirai tout.

M^e. ARGANTE.

Si tu veux , ne m'appelle pas ta mère , donne-moi un autre nom.

CONFIDENTE. 35

ANGELIQUE.

Oh ! cè n'est pas la peine , ce nom-là m'est cher , quand je le changerois , il n'en seroit ni plus ni moins , ce ne seroit qu'une finesse inutile , laissez-le moi , il ne m'effraye plus.

Me. ARGANTE.

Comme tu voudras , ma chere Angelique. Ah ça , je suis donc ta confidente , n'as-tu rien à me confier dès-à-present ?

ANGELIQUE.

Non , que je sçache , mais ce sera pour l'avenir.

Me. ARGANTE.

Comment va ton cœur , personne ne l'a-t'il attaqué jusqu'ici ?

ANGELIQUE.

Pas encore.

Me. ARGANTE.

Hum , tu ne te fies pas à moi , j'ai peur que ce ne soit encore à ta mere à qui tu répons.

ANGELIQUE.

C'est que vous commencez par une furieuse question.

Me. ARGANTE.

La question convient à ton âge.

ANGELIQUE.

Ah !

Me. ARGANTE.

Tu soupîres.

ANGELIQUE.

Il est vrai.

Me. ARGANTE.

Que t'est-il arrivé ? je t'offre de la consolation & des conseils , parle.

ANGELIQUE.

Vous ne me le pardonnerez pas ?

Me. ARGANTE.

Tu rêves encore avec tes pardons , tu me prens pour ta mere.

ANGELIQUE.

Il est assez permis de s'y tromper , mais c'est du moins pour la plus digne de l'être , pour la plus tendre & la plus chérie de sa fille qu'il y ait au monde.

Me. ARGANTE.

Ces sentimens-là sont dignes de toi , & je les lui dirai , mais il ne s'agit pas d'elle , elle est absente : revenons , qu'est-ce qui te chagrine ?

ANGELIQUE.

Vous m'avez demandé si on avoit at-
taqué mon cœur ? que trop , puisque j'ai-
me.Me. ARGANTE *d'un air sérieux.*

Vous aimez ? ..

CONFIDENTE. 37

ANGELIQUE *riant.*

Eh bien , ne voila-t'il pas . cette mere qui est absente , c'est pourtant elle qui me répond , mais rassurez-vous , car je badine.

Me. ARGANTE.

Non , tu ne badines point , tu me dis la verité , & il n'y a rien là qui me surprenne , de mon côté jen'ai répondu sérieusement que parce que tu me parlois de même , ainsi point d'inquiétude ; tu me confies donc que tu aimes.

ANGELIQUE.

Je suis presque tentée de m'en dédire.

Me. ARGANTE.

Ah ! ma chere Angelique , tu ne me rends pas tendresse pour tendresse.

ANGELIQUE.

Vous m'excuserez , c'est l'air que vous avez pris qui m'a allarmée ; mais je n'ai plus peur ; oui , j'aime , c'est un penchant qui m'a surprise.

Me. ARGANTE.

Tu n'es pas la premiere , cela peut arriver à tout le monde : Eh , quel homme est-ce ? est-il à Paris ?

ANGELIQUE.

Non , je ne le connois que d'ici.

Me. ARGANTE *riant.*

D'ici , ma chere , conte moi donc cette

histoire-là, je la trouve plus plaisante que sérieuse, ce ne peut être qu'une aventure de campagne, une rencontre.

ANGELIQUE.

Justement.

Me. ARGANTE.

Quelque jeune homme galant, qui t'a salué, & qui a sçu adroitement engager une conversation.

ANGELIQUE.

C'est cela même.

Me. ARGANTE.

Sa hardiesse m'étonne, car tu es d'une figure qui devoit lui en imposer : ne trouves-tu pas qu'il a un peu manqué de respect ?

ANGELIQUE.

Non, le hazard a tout fait, & c'est Lisette qui en est cause, quoique fort innocemment : elle tenoit un livre, elle le laissa tomber, il le ramassa, & on se parla, cela est tout naturel.

Me. ARGANTE *riant*.

Va, ma chere enfant, tu es folle de t'imaginer que tu aimes cet homme-là, c'est Lisette qui te le fait accroire, tu es si fort au-dessus de pareille chose, tu en riras toi-même au premier jour.

CONFIDENTE. 39

ANGELIQUE.

Non , je n'en crois rien , je ne m'y attends pas en verité.

Me. ARGANTE.

Bagatelle , te dis-je , c'est qu'il y a là dedans un air de Roman qui te gagne.

ANGELIQUE.

Moi , je n'en lis jamais , & puis notre aventure est toute des plus simples.

Me. ARGANTE.

Tu verras , te dis-je , tu es raisonnable , & c'est assez ; mais l'as-tu vû souvent ?

ANGELIQUE.

Dix ou douze fois.

Me. ARGANTE.

Le verras-tu encore ?

ANGELIQUE.

Franchement , j'aurois bien de la peine à m'en empêcher.

Me. ARGANTE.

Je t'offre si tu le veux de reprendre ma qualité de mere pour te le défendre.

ANGELIQUE.

Non vraiment , ne reprenez rien , je vous prie , ceci doit être un secret pour vous en cette qualité-là , & je compte que vous ne scavez rien , au moins , vous me l'avez promis.

M^e ARGANTE.

Oh , je te tiendrai parole ; mais puis-que cela est si sérieux , peu s'en faut que je ne verse des larmes sur le danger où je te vois , de perdre l'estime qu'on a pour toi dans le monde.

ANGELIQUE.

Comment donc l'estime qu'on a pour moi , vous me faites trembler ? est-ce que vous me croyez capable de manquer de sagesse ?

M^e. ARGANTE.

Hélas ! ma fille , voi ce que tu as fait , te serois-tu crue capable de tromper ta mere , de voir à son insçû un jeune étourdi , de courir les risques de son indiscretion , & de sa vanité , de t'exposer à tout ce qu'il voudra dire , & de te livrer à l'indécence de tant d'entrevûës secretes , ménagées par une miserable suivante sans cœur , qui ne s'embarasse guéres des conséquences , pourvû qu'elle y trouve son intérêt , comme elle l'y trouve sans doute : Qui t'auroit dit il y a un mois que tu t'égarerois jusques-là , l'aurois-tu cru ?

ANGELIQUE *triste.*

Je pourrois bien avoir tort , voilà des réflexions que je n'ai jamais faites.

M^e.

CONFIDENTE. 41

Me. ARGANTE.

Eh ! ma chere enfant , qui est-ce qui te les feroit faire ? ce n'est pas un domestique payé pour te trahir , non plus qu'un amant qui met tout son bonheur à tef éduire ; tu ne consultes que tes ennemis ; ton cœur même est de leur parti , tu n'as pour tout secours que ta vertu qui ne doit pas être contente , & qu'une véritable amie comme moi , dont tu te défies , que ne risques-tu pas ?

ANGELIQUE.

Ah ! ma chere mere , ma chere amie , vous avez raison , vous m'ouvrez les yeux , vous me couvrez de confusion ; Lisette m'a trahie , & je romps avec le jeune homme ; que je vous suis obligée de vos conseils !

LUBIN à *Madame Argante.*

Madame , il vient d'arriver un homme qui demande à vous parler.

Me. ARGANTE.

En qualité de simple Confidente , je te laisse libre , je te conseille pourtant de me suivre , car le jeune homme est peut-être ici.

ANGELIQUE.

Permettez-moi de rêver un instant , & ne vous embarrassez point ; s'il y est , &

D

qu'il ose paroître , je le congédierai je vous assure.

Me. ARGANTE.

Soit , mais songe à ce que je t'ai dit.

Elle sort.

S C E N E I X.

ANGELIQUE *un moment seule* LUBIN *survient.*

V Oilà qui est fait , je ne le verrai plus.

LUBIN , *sans s'arrêter lui remet une Lettre dans la main.*

ANGELIQUE.

Arrêtez , de qui est-elle ?

LUBIN *en s'en allant de loin.*

De ce cher Poulet. C'est voute galand qui vous la mande.

ANGELIQUE *la rejette loin.*

Je n'ai point de galand , raportés-la.

LUBIN.

Elle est faite pour rester.

ANGELIQUE.

Reprenez-la encore une fois , & retirez-vous.

LUBIN.

Eh , morgué qu'eu fantaisie , je vous

CONFIDENTE. 43

dis qu'il faut quelle demeure , à celle fin que vous la lisais , ça m'est enjoint & à vous aussi ; il y a dedans un entretien pour tantôt , à l'heure qui vous fera plaisir , & je suis chargé d'apporter l'heure à Lisette , & non pas la lettre. Ramassez-la , car je n'ose de peur qu'en ne me voye , & pis vous me crierés la réponse tout bas.

ANGELIQUE.

Ramasse-là toi-même , & va-t'en je te l'ordonne.

LUBIN.

Mais voyez ce rat qui lui prend , non morgué je ne la ramasserai pas , il ne sera pas dit que j'aye fait ma commission tout de trvars.

ANGELIQUE *s'en allant.*

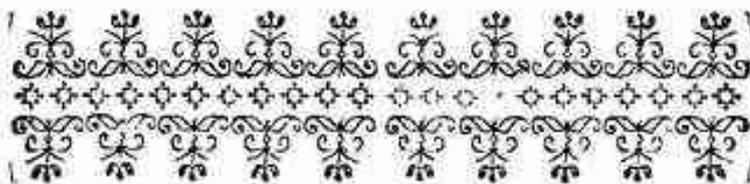
Cet impertinent !

LUBIN *la regarde s'en aller.*

Faut qu'elle ait de l'avarision pour l'écriture.

Fin du premier Acte.

D ij



A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

DORANTE , LUBIN.

LUBIN *entre le premier & dit :*

Personne ne vient.

DORANTE *entre.*

LUBIN.

Eh palsangué arrivez donc , il y a pu d'une heure que je sis à l'affus de vous.

DORANTE.

He bien qu'as-tu à me dire ?

LUBIN.

Que vous ne bougiais d'ici , Lisette m'a dit de vous le commander.

DORANTE.

T'a-t'elle dit l'heure qu'Angelique a prise pour notre rendez-vous ?

LUBIN.

Non , alle vous contera ça.

C O N F I D E N T E. 45

D O R A N T E.

Est-ce-là tout ?

L U B I N.

C'est tout par rapport à vous , mais
il y a un reitant par rapport à moi.

D O R A N T E.

De quoi est-il question ?

L U B I N.

C'est que je me repens. . .

D O R A N T E.

Qu'appelles-tu te repentir ?

L U B I N.

J'entens qu'il y a des scrupules qui me
tourmantons sur vos rendez-vous que je
protege , j'ons queuquefois la tentation
de vous torner cafaque sur tout ceci ,
& d'aller nous accuser tretous.

D O R A N T E.

Tu rêves , & où est le mal de ces
rendez-vous , que crains-tu , ne suis-je
pas honnête homme ?

L U B I N.

Morgué moi itou , & tellement hon-
nête , qu'il n'y aura pas moyen d'être
un fripon si en ne me soutient le cœur ,
par rapport à ce que jons toûjours maille
à partie avec ma conscience ; il y a toû-
jours quelque chose qui cloche dans mon
courage ; à chaque pas que je fais , j'ai
le défaut de m'arrêter , à moins qu'en

neme pouffe , & c'e st à vous à pouffer

DORANTE *tirant une bague qu'il lui donne.*

Eh morbleu prens encor cela & continuë.

LUBIN.

C'a me ravigote.

DORANTE.

Dis-moi , Angelique , viendra-t'elle bien-tôt ?

LUBIN.

Peut-être bian tôt , peut-etre bian tard , peut-être point du tout.

DORANTE.

Point du tout , qu'est-ce que tu veux dire , comment a t'elle reçu ma lettre ?

LUBIN.

Ah comment , est-ce que vous me faites itou voute rapporteux auprès d'elle , pargué je ferons donc l'espion à tout le monde ?

DORANTE.

Toi ? Eh de qui l'es-tu encore ?

LUBIN.

Eh pardi de la Mere qui m'a bian enchargé de n'en rian dire.

DORANTE.

Miserable ! tu lui parle donc contre nous ?

CONFIDENTE. 47.

LUBIN.

Contre vous, Monsieur, pas le mot, ni pour ni eontre, je fais ma main, & vela tout, faut pas mêmement que vous sçachiez-ça.

DORANTE.

Explique-toi donc ; c'est-à-dire que ce que tu en fais, n'est que pour obtenir quelque argent d'elle sans nous nuire.

LUBIN.

Vela c'en que c'est, je tire d'ici, je tire d'ilà, & j'attrape.

DORANTE.

Acheves, que t'a dit Angelique quand tu lui as porté ma lettre ?

LUBIN.

Parlez-ly toujourns, mais ne l'y écriviez pas, voute grifonnage n'a pas fait forteune.

DORANTE.

Quoi ma lettre l'a fâchée ?

LUBIN.

Elle n'en a jamais voulu tâter, le papier la courouffe,

DORANTE.

Elle te l'a donc renduë.

LUBIN.

Alle me l'a renduë à tarre, car je l'ons ramassée, & Lisette la tient.

DORANTE.

Je n'y comprends rien , d'où cela peut-il provenir ?

LUBIN.

Velà Lisette , intarroyez-la , je retourne à ma place pour vous garder.

Il sort.

SCÈNE II.

LISETTE , DORANTE.

DORANTE.

Que viens-je d'apprendre Lisette ?
Angelique a rebuté ma lettre.

LISETTE.

Oùï la voici , Lubin me l'a renduë , j'ignore qu'elle fantaisie lui a pris , mais il est vrai qu'elle est de fort mauvaise humeur , je n'ai pû m'expliquer avec elle à cause du monde qu'il y avoit au logis , mais elle est triste , elle m'a battu froid , & je l'ai trouvée toute changée , je viens pourtant de l'appercevoir là-bas , & j'arrive pour vous en avertir , attendons-là , sa rêverie pourroit bien tout doucement la conduire ici.

DORANTE.

CONFIDENTE. 49

DORANTE.

Non, Lisette, ma vûë ne feroit que l'irriter peut-être, il faut respecter ses dégoûts pour moi, je ne les soutiendrois pas, & je me retire.

LISETTE.

Que les amans sont quelquefois risibles, qu'ils disent de fadeurs! tenez, fuyez-la, Monsieur, car elle arrive, fuyez-la pour la respecter.

SCENE III.

ANGELIQUE, DORANTE,
LISETTE.

ANGELIQUE.

Uoi, Monsieur est ici? je ne m'attendois pas à l'y trouver.

DORANTE.

J'allois me retirer, Madame, Lisette vous le dira, je n'avois garde de me montrer, le mépris que vous avez fait de ma lettre, m'apprend combien je vous suis odieux.

ANGELIQUE.

Odieux! ah j'en suis quitte à moins, pour indifférent passe, & très-indiffé-

E

rent ; quant à votre lettre , je l'ai reçue comme elle le méritoit , & je ne croyois pas qu'on eût droit d'écrire aux gens qu'on a vûs par hafard , j'ai trouvé cela fort fingulier , fur-tout avec une personne de mon sexe : m'écrire à moi , Monsieur , d'où vous est venuë cette idée , je n'ai pas donné lieu à votre hardiesse , ce me semble , de quoi s'agit-il entre vous & moi ?

DORANTE.

De rien pour vous , Madame , mais de tout pour un malheureux que vous accablez.

ANGELIQUE.

Voilà des expressions auffi déplacées qu'inutiles , & je vous avertis que je ne les écoute point.

DORANTE.

Eh de grace , Madame , n'ajoutez point la raillerie aux discours cruels que vous me tenez , méprifez ma douleur , mais ne vous en mocquez pas , je ne vous exagere point ce que je souffre .

ANGELIQUE.

Vous m'empêchez de parler à Lisette , Monsieur , ne m'interrompez point.

CONFIDENTE. 51

L I S E T T E.

Peut-on , sans être trop curieuse ,
vous demander à qui vous en avez ?

A N G E L I Q U E.

A vous , & je ne suis venuë ici que
parce que je vous cherchois , voilà ce
qui m'amene.

D O R A N T E.

Voulez-vous que je me retire , Ma-
dame ?

A N G E L I Q U E.

Comme vous voudrez , Monsieur.

D O R A N T E.

Ciel !

A N G E L I Q U E.

Attendez pourtant , puisque vous
êtes-là , je serai bien-aïse que vous
sçachiez ce que j'ai à vous dire , vous
m'avez écrit , vous avez lié conversa-
tion avec moi , vous pourriez vous en
vanter , cela n'arrive que trop souvent ,
& je serai charmée que vous appreniez
ce que j'en pense.

D O R A N T E.

Me vanter moi , Madame , de quel
affreux caractere me faites-vous-là , je
ne répons rien pour ma défense , je n'en
ai pas la force , si ma lettre vous a dé-
plu , je vous en demandè pardon , n'en

E ij

présumez rien contre mon respect , celui que j'ai pour vous m'est plus cher que la vie , & je vous le prouverai en me condamnant à ne vous plus revoir , puisque je vous déplaïs.

ANGÉLIQUE.

Je vous ai déjà dit que je m'en tenois à l'indifférence. Revenons à Lisette.

LISETTE.

Voyons puisque c'est mon tour pour être grondée , je ne sçaurois me vanter de rien , moi , je ne vous ai écrit , ni rencontré , quel est mon crime ?

ANGÉLIQUE.

Dites-moi , il n'a pas tenu à vous que je n'eusse des dispositions favorables pour Monsieur , c'est par vos soins qu'il a eu avec moi toutes les entrevûes où vous m'avez amenée sans me le dire , car c'est sans me le dire , en avez-vous senti les conséquences ?

LISETTE.

Non , je n'ai pas eu cet esprit-la.

ANGÉLIQUE.

Si Monsieur , comme je l'ai déjà dit , & à l'exemple de presque tous les jeunes gens , étoit homme à faire trophée d'une aventure dont je suis tout-à-fait innocente , où en serois-je ?

CONFIDENTE. 53

L I S E T T E *a Dorante.*

Remerciez Monsieur.

D O R A N T E.

Je ne sçaurois parler.

A N G E L I Q U E.

Si de votre côté, vous êtes de ces filles intéressées qui ne se soucient pas de faire tort à leurs maîtresses, pourvû qu'elles y trouvent leur avantage , que ne risquerois-je pas ?

L I S E T T E.

Oh je répondrai moi , je n'ai pas perdu la parole : si Monsieur est un homme d'honneur à qui vous faites injure , si je suis une fille généreuse qui ne gagne à tout cela que le joli compliment dont vous m'honorez , où en est avec moi votre reconnoissance, hem ?

A N G E L I Q U E.

D'où vient donc que vous avez si bien servi Dorante , quel peut avoir été le motif d'un zele si vif , quels moyens a-t'il employés pour vous faire agir ?

L I S E T T E.

Je crois vous entendre : vous gageriez , j'en suis sûre , que j'ai été séduite par des présens ? gagez , Madame, faites-moi cette galanterie-là , vous perdrez ,

E ij

& ce sera une manière de donner tout-à-fait noble.

DORANTE.

Des présens, Madame ! que pourrois-je lui donner qui fût digne de ce que je lui dois ?

LISETTE.

Attendez, Monsieur, disons pourtant la vérité. Dans vos transports, vous m'avez promis d'être extrêmement reconnoissant, si jamais vous aviez le bonheur d'être à Madame, il faut convenir de cela.

ANGELIQUE.

Eh ! je serois la première à vous donner moi-même.

DORANTE.

Que je suis à plaindre d'avoir livré mon cœur à tant d'amour.

LISETTE.

J'entre dans votre douleur, Monsieur, mais faites comme moi, je n'avois que de bonnes intentions, j'aime ma maîtresse toute injuste qu'elle est, je voulois unir son sort à celui d'un homme qui lui auroit rendu la vie heureuse & tranquille, mes motifs lui sont suspects & j'y renonce, imitez-moi, privez-vous

CONFIDENTE. 55

de votre côté du plaisir de voir Angelique, sacrifiez votre amour à ses inquiétudes, vous êtes capable de cet effort-là ?

ANGELIQUE.

Soit.

L I S E T T E à Dorante à part.

Retirez-vous pour un moment.

D O R A N T E.

Adieu Madame, je vous quitte puisqu'il vous le voulez ; dans l'état où vous me jetez, la vie m'est à charge, je pars pénétré d'une affliction mortelle, & je n'y résisterai point, jamais on n'eut tant d'amour, tant de respect que j'en ai pour vous, jamais on n'osa espérer moins de retour ; ce n'est pas votre indifférence qui m'accable, elle me rend justice, j'en aurois soupiré toute ma vie sans m'en plaindre, & ce n'étoit point à moi, ce n'est peut-être à personne à prétendre à votre cœur ; mais je pouvois espérer votre estime, je me croyois à l'abri du mépris, & ni ma passion, ni mon caractère, n'ont mérité les outrages que vous leur faites.

Il sort.

SCÈNE IV.

ANGELIQUE, LISETTE;

Lubin survient.

ANGELIQUE.

IL est parti?

LISETTE.

Oui, Madame.

ANGELIQUE *un moment sans parler,*
& à part.

J'ai été trop vite, ma mere avec toute son expérience en a mal jugé, Dorante est un honnête homme.

LISETTE.

Elle rêve, elle est triste, cette querelle-ci ne nous fera point de tort.

LUBIN *à Angelique.*

J'apparçois par là-bas un passant qui vient envers nous, voulez-vous qu'il vous regarde?

ANGELIQUE.

Eh! que m'importe.

LISETTE.

Qu'il passe, qu'est-ce que cela nous fait?

LUBIN *à part.*

Il y a du bruit dans le ménage, je m'en

CONFICENTE. 57

retorne donc , je vas me mettre pus près par rapport à ce que je m'ennuye d'être si loin, j'aime à voir le monde, vous me favez de récreation , n'est-ce pas ?

L I S E T T E.

Comme tu voudras , reste à dix pas.

L U B I N.

Je les conterai en conscience (*à part*) je sis pu fin qu'eux , j'allons faire ma fourniture de nouvelles pour la bonne mere.

Il s'éloigne.

S C E N E V.

ANGELIQUE, LISETTE,
LUBIN *éloigné.*

L I S E T T E.

Vous avez furieusement maltraité Dorante.

A N G E L I Q U E.

Oui vous avez raison , j'en suis fâchée , mais laissez-moi , car je suis outrée contre vous.

L I S E T T E.

Vous sçavez si je le mérite.

ANGELIQUE.

C'est vous qui êtes cause que je me suis accoutumée à le voir.

LISETTE.

Je n'avois pas dessein de vous rendre un mauvais service, & cette aventure-ci n'est triste que pour lui; avez-vous pris garde à l'état où il est, c'est un homme au désespoir.

ANGELIQUE.

Je n'y sçaurois que faire, pourquoi s'en va-t'il?

LISETTE.

Cela est aisé à dire à qui ne se soucie pas de lui, mais vous sçavez avec quelle tendresse il vous aime.

ANGELIQUE.

Et vous prétendez que je ne m'en soucie pas moi, que vous êtes méchante!

LISETTE.

Que voulez-vous que j'en croye, je vous vois tranquille, & il verfoit des larmes en s'en allant.

LUBIN.

Comme alle l'enjole.

ANGELIQUE.

Lui.

CONFIDENTE. 59

L I S E T T E.

Eh ! sans doute.

A N G E L I Q U E.

Et malgré cela il part.

L I S E T T E.

Eh vous l'avez congédié , quelle perte vous faites !

A N G E L I Q U E *après avoir rêvée.*

Qu'il revienne donc , s'il y est encore , qu'on lui parle , puisqu'il est si affligé.

L I S E T T E.

Il ne peut être qu'à l'écart dans ce bois , il n'a pû aller loin , accablé comme il l'étoit. Monsieur Dorante , Monsieur Dorante.

SCÈNE VI.

DORANTE, LISETTE,
ANGELIQUE, LUBIN.

D O R A N T E.

ESt-ce Angelique qui m'appelle ?

L I S E T T E.

Oui , c'est moi qui parle , mais c'est elle qui vous demande.

A N G E L I Q U E.

Voilà de ces foiblesses que je vou-

drois bien qu'on m'épargnât.

DORANTE.

A quoi dois-je m'attendre, Angelique que souhaitez-vous d'un homme, dont vous ne pouvez plus supporter la vûe ?

ANGELIQUE.

Il y a grande apparence que vous vous trompez ?

DORANTE.

Hélas ! vous ne m'estimez plus.

ANGELIQUE.

Plaignez-vous, je vous laisse dire, car je suis un peu dans mon tort.

DORANTE.

Angelique a pû douter de mon amour !

ANGELIQUE.

Elle en a douté. pour en être plus sûre, cela est-il si désobligeant ?

DORANTE.

Quoi ! j'auerois le bonheur de n'être point haï.

ANGELIQUE.

J'ai bien peur que ce ne soit tout le contraire.

DORANTE.

Vous me rendez la vie.

ANGELIQUE.

Où est cette lettre que j'ai refusée de

CONFIDENTE. 61

recevoir ? s'il ne tient qu'à la lire , on le veut bien.

DORANTE.

J'aime mieux vous entendre.

ANGELIQUE.

Vous n'y perdez pas.

DORANTE.

Ne vous défiez donc jamais d'un cœur qui vous adore.

ANGELIQUE.

Oui , Dorante , je vous le promets , voilà qui est fini , excusez tous deux l'embarras où se trouve une fille de mon âge , timide & vertueuse ; il y a tant de pièges dans la vie , j'ai si peu d'expérience , feroit-il difficile de me tromper si on vouloit. Je n'ai que ma sagesse & mon innocence pour toute ressource , & quand on n'a que cela on peut avoir peur ; mais me voilà bien rassûrée , il ne me reste plus qu'un chagrin : que deviendra cet amour , je n'y vois que des sujets d'affliction ! Sçavez-vous bien que ma mere me propose un époux que je verrai peut-être dans un quart d'heure ; je ne vous disois pas tout ce qui m'agitoit , il m'étoit bien permis d'être fâcheuse , comme vous voyez.

DORANTE.

Angelique , vous êtes toute mon
esperance.

LISETTE.

Mais , si vous avouïez votre amour à
cette mere qui vous aime tant , seroit-
elle inexorable , il n'y a qu'à supposer
que vous avez connu Monsieur à Paris,
& qu'il y est.

ANGELIQUE.

Cela ne meneroit à rien , Lisette , à
rien du tout , je sçais bien ce que je
dis.

DORANTE.

Vous consentirez donc d'être à un
autre ?

ANGELIQUE.

Vous me faites trembler.

DORANTE.

Je m'égare à la seule idée de vous
perdre , & il n'est point d'extrémité par-
donnable que je ne sois tenté de vous
proposer.

ANGELIQUE.

D'extrémité pardonnable !

LISETTE.

J'entrevois ce qu'il veut dire.

ANGELIQUE.

Quoi ! me jeter à ses genoux , c'est

CONFIDENTE. 63

bien mon dessein, de lui résister, j'aurai bien de la peine, surtout avec une mere aussi tendre.

L I S E T T E.

Bon, tendre, si elle l'étoit tant, vous gêneroit-elle là-dessus, avec le bien que vous avez, vous n'avez besoin que d'un honnête homme encore une fois.

A N G E L I Q U E.

Tu as raison, c'est une tendresse fort mal entendue, j'en conviens.

D O R A N T E.

Ah! belle Angelique, si vous aviez tout l'amour que j'ai vous auriez bientôt pris votre parti, ne me demandez point ce que je pense, je me trouble, je ne sçai où je suis.

A N G E L I Q U E à *Lisette*.

Que de peines! tâche donc de lui remettre l'esprit; que veut-il dire?

L I S E T T E.

Eh bien! Monsieur, parlez, quelle est votre idée?

D O R A N T E *se jettant à ses genoux*.

Angelique, voulez-vous que je meure?

A N G E L I Q U E.

Non, levez-vous, & parlez, je vous l'ordonne.

DORANTE.

J'obéis, votre mere sera inflexible, & dans le cas où nous sommes . . .

ANGELIQUE.

Que faire ?

DORANTE.

Si j'avois des trésors à vous offrir, je vous le dirois plus hardiment.

ANGELIQUE.

Votre cœur en est un, achevez, je le veux.

DORANTE.

A notre place on se fait son sort à soi-même.

ANGELIQUE.

Eh comment ?

DORANTE.

On s'échappe . . .

LUBIN *de loin.*

Au voleur.

ANGELIQUE.

Après.

DORANTE.

Une mere s'emporte, à la fin elle consent, on se réconcilie avec elle & on se trouve uni avec ce qu'on aime.

ANGELIQUE.

Mais ou j'entends mal, ou cela ressemble à un enlèvement ; en est-ce un Dorante ?

DORANTE.

CONFIDENTE. 65

DORANTE.

Je n'ai plus rien à dire.

ANGELIQUE *le regardant.*

Je vous ai forcé de parler, & je n'ai que ce que je mérite.

LISETTE.

Pardonnez quelque chose au trouble où il est, le moyen est dur, & il est fâcheux qu'il n'y en ait point d'autre.

ANGELIQUE.

Est-ce là un moyen, est-ce un remède qu'une extravagance? ah! je ne vous reconnois pas à cela, Dorante, je me passerai mieux de bonheur que de vertu, me proposer d'être insensée, d'être méprisable, je ne vous aime plus.

DORANTE.

Vous ne m'aimez plus, ce mot m'accable, il m'arrache le cœur.

LISETTE.

En vérité son état me touche.

DORANTE.

Adieu, belle Angelique, je ne survivrai pas à la menace que vous m'avez faite.

ANGELIQUE.

Mais, Dorante, êtes-vous raisonnable?

F

L I S E T T E.

Ce qu'il vous propose est hardi , mais ce n'est pas un crime.

A N G E L I Q U E.

Un enlèvement , Lisette !

D O R A N T E.

Ma chère Angelique je vous perds , concevez-vous ce que c'est que vous perdre , & si vous m'aimez un peu , n'êtes vous pas effrayée vous-même de l'idée de n'être jamais à moi , & parce que vous êtes vertueuse , en avez - vous moins le droit d'éviter un malheur. Nous aurions le secours d'une Dame qui n'est heureusement qu'à un quart de lieuë d'ci , & chez qui je vous mènerois.

L U B I N.

Haye , haye.

A N G E L I Q U E.

Non , Dorante , laissons-là votre Dame , je parlerai à ma mere , elle est bonne , je la toucherai peut-être , je la toucherai , je l'espere , ah !



SCENE VII.

LUBIN , LISETTE,
ANGELIQUE , DORANTE.

LUBIN.

EH vite , eh vite , qu'on s'éparpille , vela ce grand Monsieur , que jons vû une fois à Paris , cheux vous , & qui ne parle point.

Il s'écarte.

ANGELIQUE.

C'est peut-être celui à qui ma mere me destine ; fuyez , Dorante , nous nous reverons tantôt , ne vous inquietez pas.

Dorante sort.

SCENE VIII.

ANGELIQUE , LISETTE ,
ERGASTE.

ANGELIQUE *en le voyant.*

C'Est lui-même , ah ! quel homme.

F ij

L I S E T T E.

Il n'a pas l'air éveillé.

E R G A S T E *marchant lentement.*

Je suis votre serviteur, Madame, je devance Madame votre mere, qui est embarrassée, elle m'a dit que vous vous promeniez.

A N G E L I Q U E.

Vous le voyez, Monsieur.

E R G A S T E.

Et je me suis hâté de venir vous faire la reverance.

L I S E T T E *à part.*

Appelle-t'il cela se hâter ?

E R G A S T E.

Ne suis-je pas importun ?

A N G E L I Q U E.

Non, Monsieur.

L I S E T T E *à part.*

Ah ! cela vous plaît à dire.

E R G A S T E.

Vous êtes plus belle que jamais.

A N G E L I Q U E.

Je ne l'ai jamais été.

E R G A S T E.

Vous êtes bien modeste.

L I S E T T E.

Il parle comme il marche.

E R G A S T E.

Ce pays-ci est fort beau.

CONFIDENTE. 69

ANGELIQUE.

Il est passable.

L I S E T T E *à part.*

Quand il a dit un mot il est si fatigué
qu'il faut qu'il se repose.

E R G A S T E.

Et solitaire.

ANGELIQUE.

On n'y voit pas grand monde.

L I S E T T E.

Quelque importun par-ci par-là.

E R G A S T E.

Il y en a par tout.

On est du tems sans parler.

L I S E T T E.

Voilà la conversation tombée , ce ne
fera pas moi qui la releverai.

E R G A S T E.

Ah ! bonjour, Lisette.

L I S E T T E.

Bon soir, Monsieur, je vous dis bon
soir, parce que je m'endors, ne trouvez-
vous pas qu'il fait un tems pesant ?

E R G A S T E.

Oui, ce me semble.

L I S E T T E.

Vous vous en retournez sans doute ?

E R G A S T E.

Rien que demain, Madame Argante
ma retenu.

ANGELIQUE.

Et Monsieur, se promene-t'il ?

ERGASTE.

Je vais d'abord à ce Château voisin pour y porter une lettre qu'on m'a prié de rendre en main propre, & je reviens ensuite.

ANGELIQUE.

Faites, Monsieur, ne vous gênez pas.

ERGASTE.

Vous me le permettez donc ?

ANGELIQUE.

Oui, Monsieur.

LISETTE.

Ne vous pressez point, quand on a des commissions, il faut y mettre tout le temps nécessaire ; n'avez-vous que celle-là ?

ERGASTE.

Non, c'est l'unique.

LISETTE.

Quoi, pas le moindre petit compliment à faire ailleurs.

ERGASTE.

Non.

ANGELIQUE.

Monsieur y soupera peut-être.

LISETTE.

Et à la campagne on couche où l'on soupe.

CONFIDENTE. 71

ERGASTE.

Point du tout , je reviens incessamment Madame (*à part s'en allant*) Je ne sçai que dire aux femmes , même à celles qui me plaisent.

Il sort.

SCENE I X.

ANGELIQUE , LISETTE.

LISETTE.

C E garçon-là a de grands talens pour le silence , quelle abstinence de paroles , il ne parlera bientôt plus que par signes.

ANGELIQUE.

Il a dit que ma Mere alloit venir , & je m'éloigne , je ne sçauois lui parler dans le désordre d'esprit où je suis , j'ai pourtant dessein de l'attendrir sur le chapitre de Dorante.

LISETTE.

Et moi je ne vous conseille pas de lui en parler , vous ne ferez que la révolter davantage , & elle se hâteroit de conclure.

LA MÈRE
ANGÉLIQUE.

Oh doucement , je me revolterois à mon tour.

L I S E T T E *riant.*

Vous, contre cette mere, qui dit qu'elle vous aime tant.

A N G É L I Q U E *s'en allant.*

Eh bien qu'elle m'aime donc mieux ; car je ne suis point contente d'elle.

L I S E T T E.

Retirez-vous , je crois qu'elle vient.

S C E N E X.

Me. ARGANTE, LISETTE *qui veut s'en aller.*

Me. ARGANTE *l'arrêtant.*

V Oici cette fourbe de suivante : un moment , où est ma fille ; j'ai cru la trouver ici avec Monsieur Ergaste.

L I S E T T E.

Ils y étoient tous deux tout-à l'heure Madame , mais Monsieur Ergaste est allé à cette maison d'ici près , remettre une lettre à quelqu'un , & Mademoiselle est là-bas , je pense.

Me.

CONFIDENTE. 73

Me. ARGANTE.

Allez lui dire que je serois bien aise de la voir.

L I S E T T E *les premiers mots à part.*

Elle me parle bien sechement. J'y vais, Madame, mais vous me paroissez triste, j'ai ou peur que vous ne fussiez fâchée contre moi.

Me. ARGANTE.

Contre vous, est-ce que vous le méritez, Lisette?

L I S E T T E.

Non, Madame.

Me. ARGANTE.

Il est vrai que j'ai l'air plus occupé qu'à l'ordinaire, je veux marier ma fille à Ergaste, vous le sçavez, & je crains souvent qu'elle n'ait quelque chose dans le cœur, mais vous me le diriez, n'est-il pas vrai?

L I S E T T E.

Eh! mais je le sçauois.

Me. ARGANTE.

Je n'en doute pas : allez je connois votre fidélité, Lisette, je ne m'y trompe pas, & je compte bien vous en récompenser comme il faut, dites à ma fille que je l'attens.

G

Elle prend bien son temps pour me loier.

Elle sort.

M^e. A R G A N T E .

Toute fourbe qu'elle est je l'ai em-
barassée.

S C E N E X I .

L U B I N , M^e. A R G A N T E .

M^e. A R G A N T E .

AH tu viens à propos, as-tu quel-
que chose à me dire ?

L U B I N .

Jarnigoy, si j'ons queuque chose, j'a-
vons vû des pardons, j'avons vû des
offenses, des allées, des venuës, & pis
des moyens pour avoir un mari.

M^e. A R G A N T E .

Hâte-toi de m'instruire, parce que
j'attends Angelique, que sçais-tu ?

L U B I N .

Pis que vous êtes pressée, je mettrons
tous en un tas.

CONFIDENTE. 75

Me. ARGANTE.

Parles donc.

LUBIN.

Je sçai une accusation , je sçai une innocence , & pis un autre grand stratagemme , attendez , comment appellont-il cela.

Me. ARGANTE.

Je ne t'entens-pas , mais va-t'en , Lubin , j'apperçois ma fille , tu me diras ce que c'est tantôt , il ne faut pas qu'elle nous voye ensemble.

LUBIN.

Je m'en retourne donc à la provision.
Il sort.

SCENE XII.

Me. ARGANTE , ANGELIQUE.

Me. ARGANTE *à part.*

VOyons de quoi il sera question.
ANGELIQUE *les premiers mots à part.*
Plus de confiance , Lisette a raison ; c'est le plus sûr. Lisette m'a dit que vous me demandiez , ma mere.

G ij

Me. ARGANTE.

Oui, je sçai que tu as vû Ergaste, ton éloignement pour lui dure-t'il toujours ?

ANGELIQUE *souriant.*

Ergaste n'a pas changé.

Me. ARGANTE.

Te souvient-il qu'avant que nous vins-
sions ici tu m'en disois du bien ?

ANGELIQUE.

Je vous en dirai volontiers encore ,
car je l'estime , mais je ne l'aime point ,
& l'estime & l'indifférence vont fort
bien ensemble.

Me. ARGANTE.

Parlons d'autres choses , n'as-tu rien à
dire à ta confidente ?

ANGELIQUE.

Non, il n'y a plus rien de nouveau.

Me. ARGANTE.

Tu n'as pas revû le jeune homme ?

ANGELIQUE.

Oui , je l'ai retrouvé , je lui ai dit ce
qu'il falloit , & voila qui est fini.

Me. ARGANTE *souriant.*

Quoi? absolument fini.

ANGELIQUE.

Oùi, tout-à-fait.

Me. ARGANTE.

Tu me charmes , je ne sçaurois t'ex-

C O N F I D E N T E. 77

primer la satisfaction que tu me donnes ,
il n'y a rien de si estimable que toi An-
gelique , ni rien aussi d'égal au plaisir
que j'ai à te le dire , car je compte que
tu me dis vrai , je me livre hardiment à
ma joye , tu ne voudrois pas m'y aban-
donner si elle étoit fausse , ce seroit une
cruauté dont tu n'es pas capable.

ANGELIQUE *d'un ton timide.*

Assurément.

Me. ARGANTE.

Va, tu n'as pas besoin de me rassurer,
ma fille , tu me ferois injure si tu
croyois que j'en doute ; non ma chere
Angelique tu ne verras plus Dorante ,
tu l'as renvoyé , j'en suis sûre , ce n'est
pas avec un caractère comme le tien
qu'on est exposé à la douleur d'être trop
crédule , n'ajoute donc rien à ce que tu
m'as dit , tu ne le verras plus , tu m'en
assure , & cela suffit ; parlons de la raison ,
du courage & de la vertu que tu viens
de montrer.

ANGELIQUE *d'un air interdit.*

Que je suis confuse !

Me. ARGANTE.

Grace au Ciel , te voilà donc encore
plus respectable , plus digne d'être ai-
mée , plus digne que j'amaïs de faire

G iij

mes délices ; que tu me rends glorieuse,
Angelique!

ANGELIQUE *pleurant.*

Ah ! ma mere , arrêtez de grace.

Me. ARGANTE.

Que vois-je ? tu pleures , ma fille , tu viens de triompher de toi-même , tu me vois enchantée , & tu pleures.

ANGELIQUE *se jettant à ses genoux.*

Non , ma mere , je ne triomphe point votre joye & vos tendresses me confondent , je ne les mérite point.

Me. ARGANTE *la releve.*

Releve-toi , ma chere enfant , d'où te viennent ces mouvemens où jete reconnois toujours ; que veulent-ils dire ?

ANGELIQUE.

Hélas ! c'est que je vous trompe.

Me. ARGANTE.

Toi , (*un moment sans rien dire*) Non , tu ne me trompes point , puisque tu me l'avouë , acheve ; voyons dequoi il est question.

ANGELIQUE.

Vous allez frémir : on m'a parlé d'enlevement.

Me. ARGANTE.

Je n'en suis point surprise , je te l'ai dit , il n'y a rien dont ces étourdis-là ne

CONFIDENTE. 79

soient capables , & je suis persuadée que tu en as plus frémi que moi.

ANGELIQUE.

J'en ai tremblé , il est vrai , j'ai pourtant eu la foiblesse de lui pardonner , pourvû qu'il ne m'en parle plus.

Me. ARGANTE.

N'importe , je m'en fie à tes réflexions , elles te donneront bien du mépris pour lui.

ANGELIQUE.

Eh , voilà encore ce qui m'afflige dans l'aveu que je vous fais , c'est que vous allez le mépriser vous-même , il est perdu , vous n'étiez déjà que trop prévenuë contre lui , & cependant il n'est point si méprisable , permettez que je le justifie , je suis peut-être prévenuë moi-même ; mais vous m'aimez , daignez m'entendre , portez vos bontés jusques-là : vous croyez que c'est un jeune homme sans caractère , qui a plus de vanité que d'amour , qui ne cherche qu'à me séduire , & ce n'est point cela , je vous assure , il a tort de m'avoir proposé ce que je vous ai dit ; mais il faut regarder que c'est le tort d'un homme au désespoir que j'ai vû fondre en larmes quand j'ai paru irritée , d'un homme à qui la crainte de me perdre a

Giiij

tourné la tête , il n'a point de bien , il ne s'en est point caché , il me l'a dit , il ne lui restoit donc point d'autre ressource que celle dont je vous parle ; ressource que je condamne comme vous , mais qu'il ne m'a proposée que dans la seule vûë d'être à moi , c'est tout ce qu'il y a compris ; car il m'adore , on n'en peut douter.

Me. ARGANTE.

Eh , ma fille il y en aura tant d'autres qui t'aimeront encore plus que lui.

ANGELIQUE.

Oui , mais je ne les aimerai pas moi , m'aimassent-ils davantage , & cela n'est pas possible.

Me. ARGANTE.

D'ailleurs il sçait que tu es riche.

ANGELIQUE.

Il l'ignoroit quand il m'a vûë , & c'est ce qui devoit l'empêcher de m'aimer , il sçait bien que quand une fille est riche on ne la donne qu'à un homme qui a d'autres richesses , toutes inutiles qu'elles sont , c'est du moins l'usage , le mérite n'est compté pour rien.

Me. ARGANTE.

Tu le défens d'une maniere qui m'alarme , que penses-tu donc de cet enleve-

CONFIDENTE. 81

ment , dis-moi , tu es la franchise même ,
ne ferois tu point en danger d'y consen-
tir ?

ANGELIQUE.

Ah ! je ne crois pas ma mere.

Me. ARGANTE.

Ta mere , ah ! le Ciel l'a préserve de
sçavoir seulement qu'on te le propose ;
ne te fers plus de ce nom , elle ne sçau-
roit le soutenir dans cette occasion-ci ;
mais pourrois-tu la fuir , te sentirois-tu
la force de l'affliger jusques-là , de lui
donner la mort , de lui porter le poi-
gard dans le sein ?

ANGELIQUE.

J'aimerois mieux mourir moi-même.

Me. ARGANTE.

Survivroit-elle à l'affront que tu te fe-
rois ; souffre à ton tour que mon amitié te
parle pour elle ; lequel aimes-tu le mieux ,
ou de cette mere qui ta inspiré mille ver-
tus , ou d'un amant qui veut te les
ôter toutes ?

ANGELIQUE.

Vous m'accablez , dites-lui qu'elle ne
craigne rien de sa fille , dites-lui que rien
ne m'est plus cher qu'elle , & que je ne
verrai plus Dorante , si elle me condam-
ne à le perdre.

M^e. A R G A N T E.

Eh, que perdras-tu dans un Inconnu qui n'a rien ?

A N G E L I Q U E.

Tout le bonheur de ma vie ; ayez la bonté de lui dire aussi que ce n'est point la quantité de biens qui rend heureuse, que j'en ai plus qu'il n'en faudroit avec Dorante, que je languirois avec un autre, rapportez-lui ce que je vous dis-là, & que je me soumets à ce qu'elle en décidera.

M^e. A R G A N T E.

Si tu pouvois seulement passer quelque tems sans le voir, le veux-tu bien ? tu ne me réponds pas, à quoi songes-tu ? . .

A N G E L I Q U E.

Vous le dirai-je, je me repens d'avoir tout dit, mon amour m'est cher, je viens de m'ôter la liberté d'y céder, & peu s'en faut que je ne la regrette, je suis même fâchée d'être éclairée, je ne voyois rien de tout ce qui m'effraye, & me voilà plus triste que je ne l'étois.

M^e. A R G A N T E.

Dorante me connoît-il ?

A N G E L I Q U E.

Non, à ce qu'il m'a dit.

CONFIDENTE. 83

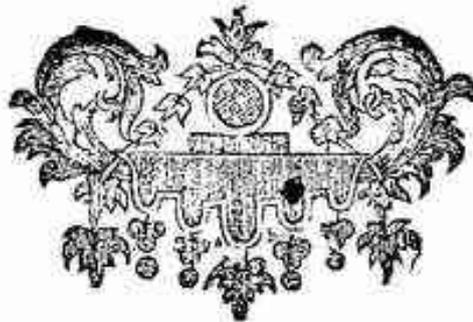
Me. ARGANTE.

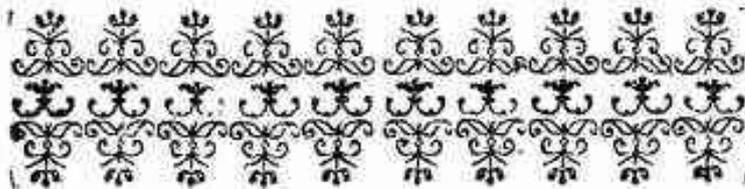
Eh bien , laissez-moi le voir , je lui parlerai sous le nom d'une tante à qui tu auras tout confié , & qui veut te servir ; viens ma fille , & laisse à mon cœur le soin de conduire le tien.

ANGELIQUE.

Je ne sçais , mais ce que vous inspire votre tendresse m'est d'un bon augure.

Fin du second Acte.





A C T E I I I.

SCENE PREMIERE.

[Me. ARGANTE, LUBIN.

Me. ARGANTE.

Personne ne nous voit-il ?

LUBIN.

On ne peut pas nous voir drès que nous ne voyons parsonne.

Me. ARGANTE.

C'est qu'il me semble avoir apperçu là-bas Monsieur Ergaste qui se promene.

LUBIN.

Qui, ce novvieu venu, il n'y a pas de danger avec li, ça ne regarde rin, ça dort en marchant.

Me. ARGANTE.

N'importe, il faut l'éviter, voyons

CONFIDENTE. 85

que tu avois à me dire tantôt , & que tu n'as pas eu le tems de m'achever ; est-ce quelque chose de conséquence ?

LUBIN.

Jarni si c'est de conséquence , il s'agit tant seulement que cet amoureux veut détourner votre fille.

Me. ARGANTE.

Qu'appelles-tu , la détourner ?

LUBIN.

La loger ailleurs , la changer de chambre , vela c'en que c'est.

Me. ARGANTE.

Qu'a-t'elle répondu ?

LUBIN.

Il n'y a encore rien de décidé , car voute fille a dit , comment ventregué un enlèvement , Monsieur , avec une mere qui m'aime tant. Bon, belle amiqué a dit Lisette ; voute fille a reparti que c'étoit une honte, qu'alle vous parleroit , vous émouveroit , vous embrasseroit les jambes , & pis chacun a tiré de son côté & moi du mian.

Me. ARGANTE.

Je sçaurai y mettre ordre , Dorante va-t'il se rendre ici ?

LUBIN.

Tatigué , s'il viendra , je l'y ont don-

né l'ordre de la part de noute Damoiselle , il ne peut pas manquer d'être obéissant , & la chaise de poite est au bout de l'allée.

Me. ARGANTE.

La chaise ?

LUBIN.

Et voirement oui, avec une Dame entre deux âges , qu'il a mêmeement descenduë dans l'hôtellerie du village.

Me. ARGANTE.

Et pourquoi l'a-t'il amenée ?

LUBIN.

Pour à celle fin qu'alle fasse compagnie à noute Damoiselle , si alle veut faire un tour dans la chaise , & pis de-là , aller souper en ville à ce qui m'est avis selon queuques paroles que j'avons attrapées , & qu'ils diions tout bas.

Me. ARGANTE.

Voilà de furieux desseins, adieu je m'éloigne & surtout ne dis point à Lisette , que je suis ici.

LUBIN.

Je vas donc courir après elle, mais faut que chacun soit content, je fis leur commissionnaire itou à ces enfans, quand vous arriverez , leur dirai-je que vous venez ?

CONFIDENTE. 87

Me. ARGANTE.

Tu ne leur diras pas que c'est moi , à cause de Dorante qui ne m'attendrait pas ; mais seulement que c'est quelqu'un qui approche, [*à part*] je ne veux pas le mettre entièrement au fait.

LUBIN.

Je vous entends , rien que quequ'un sans nommer parsonne , je ferai toute affaire , toute maîtresse , enfilez le taillis , stanpendant que je reste pour la manigance.

SCENE II.

LUBIN, ERGASTE.

LUBIN.

MOrgué je gaigne bien ma vie avec l'amour de cette jeunesse ; bon à l'autre , qu'est-ce qu'il vient roder ici stila ?

ERGASTE *rêveur.*

Interrogeons ce Payfan , il est de la maison.

LUBIN *chantant en se promenant.*

La la la.

ERGASTE.

Bonjour , l'ami.

LUBIN.

Serviteur, la la.

ERGASTE.

Y a-t'il long-tems que vous êtes ici ?

LUBIN.

Il n'y a que l'horloge qui en sçait le compte, moi je n'y regarde pas.

ERGASTE.

Il est brusque.

LUBIN.

Les gens de Paris passent-ils leur chemin queuquefois, restez-vous-là, Monsieur ?

ERGASTE.

Peut-être.

LUBIN.

Oh ! que nanni, la civilité ne vous le permet pas.

ERGASTE.

Et d'où vient ?

LUBIN.

C'est que vous me portez de l'incommodité, j'ons besoin de ce chemin-ci pour une confarance en cachette.

ERGASTE.

Je te laisserai libre, je n'aime à gêner personne ; mais dis-moi, connois-tu un nommé Monsieur Dorante.

LUBIN.

CONFIDENTE. 89

LUBIN.

Dorante , oui-da.

ERGASTE.

Il vient quelquefois ici , je pense , & connoît Mademoiselle Angelique.

LUBIN.

Pourquoi non , je la connois bien moi.

ERGASTE.

N'est-ce pas lui que tu attends ?

LUBIN.

C'est à moi à sçavoir ça tout seul , si je vous disois oui , nous le sçaurions tous deux.

ERGASTE.

C'est que j'ai vû de loin un homme qui lui ressembloit.

LUBIN.

Eh bien , cette ressemblance , ne faut pas que vous l'apparceviez de près si vous êtes honnête.

ERGASTE.

Sans doute , mais j'ai compris d'abord qu'il étoit amoureux d'Angelique , & je ne me suis approché de toi que pour en être mieux instruit.

LUBIN.

Mieux , eh par la sambille allez donc oublier ce que vous sçavez déjà , com-

H

ment instruire un homme qui est aussi
sçavant que moi.

ERGASTE.

Je ne te demande plus rien.

LUBIN.

Voyez qu'il a de peine, gageons que
vous sçavez itou qu'elle est amoureuse
de ly.

ERGASTE.

Non, mais je l'apprens.

LUBIN.

Oui, parce que vous le sçaviez, mais
transportez-vous pu loin, faites li place,
& gardez le secret, Monsieur, ça est de
conséquence.

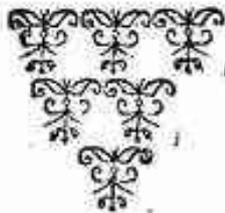
ERGASTE.

Volontiers je te laisse.

Il sort.

LUBIN *le voyant partir.*

Queu forcier d'homme, dame s'il n'i-
gnore de rin, ce n'est pas ma faute.



SCENE III.

DORANTE, LUBIN.

LUBIN.

BON, vous êtes homme de parole, mais dites-moi, avez-vous souvenance de connoître un certain Monsieur Ergaste qui a l'air d'être gelé, & qu'on diroit qu'il ne va ni ne groûille quand il marche.

DORANTE.

Un homme sérieux ?

LUBIN.

Oh ! si sérieux que j'en fis tout triste.

DORANTE.

Vraiment oui, je le connois, s'il s'appelle Ergaste ; est-ce qu'il est ici ?

LUBIN.

Il y étoit tout présentement ; mais je l'y avons finement persuadé d'aller être ailleurs.

DORANTE.

Explique toi, Lubin, que fait-il ici ?

LUBIN.

Oh ! j'arniguenne, ne m'amusez pas je n'ons pas le tems de vous accôûter di-

H ij

re, je fis pressé d'aller avartir Angelique,
ne desmarez pas.

DORANTE.

Mais, dis-moi auparavant...

LUBIN *en colere.*

Tantôt je ferai le récit de ça, pargué,
allez jons bien le tems de lantarner de
la maniere. *Il sort.*

SCENE I V.

ERGASTE, DORANTE.

DORANTE *un moment seul.*

ERGASTE dit-il; connoît-il Angelique
dans ce pays-ci?

ERGASTE *révant.*

C'est Dorante lui-même.

DORANTE.

Le voici. Me trompai-je, est-ce vous,
Monsieur?

ERGASTE.

Oui, mon neveu.

DORANTE.

Par quelle aventure vous trouvai-je
dans ce pays-ci?

ERGASTE.

J'y ai quelques amis que j'y suis ve-
nu voir; mais qui venez-vous faire vous-

CONFIDENTE. 93

même, vous m'avez tout l'air d'y être en bonne fortune , je viens de vous y voir parler à un domestique , qui vous apporte quelque réponse , ou qui vous y ménage quelque entrevûë.

DORANTE.

Je ferois scrupule de vous rien déguiser, il y est question d'amour, Monsieur, j'en conviens.

ERGASTE.

Je m'en doutois , on parle ici d'une très-aimable fille , qui s'appelle Angelique ; est-ce à elle à qui s'adressent vos vœux ?

DORANTE.

C'est à elle-même.

ERGASTE.

Vous avez donc accès chez la mere ?

DORANTE.

Point du tout, je ne la connois pas , & c'est par hazard que j'ai vû sa fille.

ERGASTE.

Cet engagement-là ne vous réussira pas, Dorante, vous y perdez votre tems, car Angelique est extrêmement riche, on ne la donnera pas à un homme sans bien.

DORANTE.

Aussi la quitterois-je , s'il n'y avoit

que son bien qui m'arrêtât , mais je l'aime , & j'ai le bonheur d'en être aimé.

ERGASTE.

Vous l'a-t'elle dit positivement ?

DORANTE.

Oui , je suis sûr de son cœur.

ERGASTE.

C'est beaucoup , mais il vous reste encore un autre inconvenient , c'est qu'on dit que sa mere a pour elle actuellement un riche parti en vûë.

DORANTE.

Je ne le sçai que trop , Angelique m'en a instruit.

ERGASTE.

Et dans quelle disposition est-elle là-dessus ?

DORANTE.

Elle est au desespoir ; eh , dit-on quel homme est ce Rival ?

ERGASTE.

Je le connois , c'est un honnête homme.

DORANTE.

Il faut du moins qu'il soit bien peu délicat , s'il épouse une fille qui ne pourra le souffrir ; & puisque vous le connoissez , Monsieur , ce seroit en verité lui rendre

CONFIDENTE. 95

service aussi-bien qu'à moi, que de lui apprendre combien on le hait d'avance.

ERGASTE.

Mais on prétend qu'il s'en doute un peu.

DORANTE.

Il s'en doute, & ne se retire pas, ce n'est pas là un homme estimable.

ERGASTE.

Vous ne sçavez pas encore le parti qu'il prendra.

DORANTE.

Si Angelique veut m'en croire, je ne le craindrai plus ; mais quoiqu'il arrive, il ne peut l'épouser qu'en m'ôtant la vie.

ERGASTE.

Du caractère dont je le connois, je ne crois pas qu'il voulût vous ôter la vôtre, ni que vous fussiez d'humeur à attaquer la sienne ; & si vous lui disiez poliment vos raisons, je suis persuadé qu'il y auroit égard ; voulez-vous le voir ?

DORANTE.

C'est risquer beaucoup, peut être avez-vous meilleure opinion de lui, qu'il ne le mérite. S'il alloit me trahir, & d'ailleurs où le trouver ?

ERGASTE.

Oh, rien de plus aisé, car le voilà

96 LA MERE
tout porté pour vous entendre.

DORANTE.

Quoi ? c'est vous , Monsieur !

ERGASTE.

Vous l'avez dit , mon neveu.

DORANTE.

Je suis confus de ce qui m'est échappé ,
& vous avez raison , votre vie est bien
en sûreté.

ERGASTE.

La vôtre ne court pas plus de hazard
comme vous voyez.

DORANTE.

Elle est plus à vous qu'à moi , je vous
dois tout , & je ne dispute plus Ange-
lique.

ERGASTE.

L'attendez-vous ici ?

DORANTE.

Oui , Monsieur , elle doit y venir ,
mais je ne la verrai que pour lui apprendre
l'impossibilité où je suis de la revoir da-
vantage.

ERGASTE.

Point du tout . allez votre chemin , ma
façon d'aimer est plus tranquille que la
vôtre , j'en suis plus le maître , & je me
sens touché de ce que vous me dites.

DORANTE.

CONFIDENTE. 97

DORANTE.

Quoi? vous me laissez la liberté de poursuivre?

ERGASTE.

Liberté toute entière, continuez, vous dis-je, faites comme si vous ne m'aviez pas vû, & ne dites ici à personne qui je suis, je vous le défens bien. Voici Angelique, elle ne m'apperçoit pas encore, je vais lui dire un mot en passant, ne vous allarmez point.

SCENE V.

ERGASTE, ANGELIQUE *qui s'est approchée, mais qui appereevant Ergaste, veut se retirer.*

ERGASTE.

CE n'est pas la peine de vous retirer, Madame, je suis instruit, je sçais que Monsieur vous aime, qu'il n'est qu'un Cadet, Lubin m'a tout dit, & mon parti est pris. Adieu, Madame. *Il sort.*



SCENE VI.

DORANTE, ANGELIQUE.

DORANTE.

Voilà notre secret découvert, cet homme-là pour se venger, va tout dire à votre mere.

ANGELIQUE.

Et malheureusement il a du crédit sur son esprit.

DORANTE.

Il y a apparence que nous nous voïons ici pour la dernière fois, Angelique.

ANGELIQUE.

Je n'en sçais rien, pourquoi Ergaste se trouve-t'il ici? (*à part.*) Ma mere auroit-elle quelque dessein?

DORANTE.

Tout est desespéré, le tems nous presse. Je finis par un mot, m'aimez-vous, m'estimez-vous?

ANGELIQUE.

Si je vous aime, vous dites que le tems presse, & vous faites des questions inutiles.

CONFIDENTE. 99

DORANTE.

Achievez de m'en convaincre; j'ai une chaise au bout de la grande allée, là Dame dont je vous ai parlé, & dont la maison est à un quart de lieuë d'ici, nous attend dans le Village, hâtons-nous de l'aller trouver, & vous rendez chez elle.

ANGELIQUE.

Dorante ne songez plus à cela, je vous le défens.

DORANTE.

Vous voulez donc me dire un éternel adieu ?

ANGELIQUE.

Encore une fois je vous le défens, mettez-vous dans l'esprit que si vous aviez le malheur de me persuader, je serois inconsolable; je dis le malheur; car n'en seroit-ce pas un pour vous de me voir dans cet état, je crois qu'oui, ainsi qu'il n'en soit plus question; ne nous effrayons point, nous avons une ressource.

DORANTE.

Eh quelle est-elle ?

ANGELIQUE.

Sçavez-vous à quoi je me suis engagée ? à vous montrer à une Dame de mes parentes.

I ij

DORANTE.

De vos parentes.

ANGELIQUE.

Oui, je suis sa nièce, & elle va venir
ici.

DORANTE.

Et vous lui avez confié notre amour ?

ANGELIQUE.

Oui.

DORANTE.

Et jusqu'où l'avez-vous instruite ?

ANGELIQUE.

Je lui ai tout conté pour avoir son
avis.

DORANTE.

Quoi ! la fuite même que je vous ai
roposée ?

ANGELIQUE.

Quand on ouvre son cœur aux gens,
leur cache-t-on quelque chose ? tout ce
que j'ai mal fait, c'est que je ne lui ai
pas paru effrayée de votre proposition
autant qu'il le falloit ; voilà ce qui m'in-
quiète.

DORANTE.

Et vous appelez cela une ressource ?

ANGELIQUE.

Pas trop, cela est équivoque, je ne
sçais plus que penser.

CONFIDENTE. 107

DORANTE.

Et vous hésitez encore de me suivre ?

ANGELIQUE.

Non seulement j'hésite, mais je ne le veux point.

DORANTE.

Non, je n'écoute plus rien, venez Angelique au nom de notre amour, venez ne nous quittons plus, sauvez-moi ce que j'aime, conservez-vous un homme qui vous adore.

ANGELIQUE.

De grace laissez-moi, Dorante, épargnez-moi cette démarche, c'est abuser de ma tendresse, en vérité respectez ce que je vous dis.

DORANTE.

Vous nous avez trahis, il ne nous reste qu'un moment à nous voir, & ce moment décide de tout.

ANGELIQUE *combattuë.*

Dorante, je ne sçaurois m'y résoudre.

DORANTE.

Il faut donc vous quitter pour jamais.

ANGELIQUE.

Quelle persécution ! je n'ai point Lisette, & je suis sans conseil.

I iij

DORANTE.

Ah ! vous ne m'aimez point.

ANGELIQUE.

Pouvez-vous le dire ?

SCENE VII.

DORANTE, ANGELIQUE,
LUBIN.LUBIN *passant au milieu d'eux sans
s'arrêter.***P**renez garde, reboutez le propos à
une autre fois, voici queuqu'un.

DORANTE.

Et qui.

LUBIN.

Queuqu'un, qui est fait comme une
mere.DORANTE *fuyant avec Lubin.*
Votre mere, adieu Angeli que, je l'a-
vois prévû, il n'y a plus d'esperance.ANGELIQUE *voulant le retenir.*Non, je crois qu'il se trompe, c'est
ma parente, il ne m'écoute point, que fer-
rai-je ? je ne sçais où j'en suis.

S C E N E V I I I.

Me. ARGANTE , ANGELIQUE.

ANGELIQUE *allant à sa mere.*

AH ! ma mere.

Me. ARGANTE.

Qu'as-tu donc ma fille , d'où vient
que tu es si troublée ?

ANGELIQUE.

Ne me quittez point , secourez-moi ,
je ne me reconnois plus.

Me. ARGANTE.

Te secourir , & contre qu'imachere
fille.

ANGELIQUE.

Hélas ! contre moi , contre Dorante,
& contre vous , qui nous séparerez peut-
être. Lubin est venu dire que c'étoit
vous ; Dorante s'est sauvé , il se meurt ,
& je vous conjure qu'on le r'appelle ,
puisqu'il vous voulez lui parler.

Me. ARGANTE.

Sa franchise me pénètre , oui , je te
l'ai promis , & j'y consens , qu'on le
r'appelle , je veux devant toi le forcer

I iij

lui-même à convenir de l'indignité qu'il te propofoit.

Elle appelle Lubin.

Lubin, cherche Dorante, & dis lui que je l'attens ici avec ma nièce.

LUBIN.

Votre nièce, est-ce que vous êtes itou la tante de voute fille ?

Il sort.

Me. ARGANTE.

Va, ne t'embarasse point, mais j'aperçois Lisette, c'est un inconvenient, renvoye-la comme tu pourras avant que Dorante arrive, elle ne me reconnoitra pas sous cet habit, & je me cache avec ma coëffe.

SCENE IX.

Me. ARGANTE, ANGELIQUE,
LISETTE.

LISETTE à *Angelique.*

Apparemment que Dorante attend plus loin. à *Madame Argante.* que je ne vous sois point suspecte, Madame, je suis du secret, & vous allez tirer ma Maitresse d'une dépendance bien dure &

CONFIDENTE. 105

bien gênante, sa mere auroit infailliblement forcé son inclination. (*à Angelique.*) Pour vous, Madame, ne vous faites pas un monstre de votre fuite, que peut-on vous reprocher dès que vous fuyez avec Madame?

Me. ARGANTE *se découvrant.*
Retirez-vous.

LISETTE *fuyant.*

Oh!

Me. ARGANTE.

C'étoit le plus court pour nous en défaire.

ANGELIQUE.

Voici Dorante, je frissonne : ah ! ma mere, forgez que je me suis ôté tous les moyens de vous déplaire, & que cette pensée vous attendrisse un peu pour nous.

S C E N E X.

DORANTE, Me. ARGANTE ;
ANGELIQUE, LUBIN.

ANGELIQUE.

Approchez Dorante, Madame n'a que de bonnes intentions, je vous ai dit que j'étois sa nièce.

DORANTE *saluant.*

Je vous croyois avec Madame votre
mere.

Me. ARGANTE.

C'est Lubin qui s'est mal expliqué
d'abord.

DORANTE.

Mais ne viendra-t'elle pas?

Me. ARGANTE.

Lubin y prendra garde , retire-toi , &
nous avertis si Madame Argante ar-
rive.

LUBIN *riant par intervalle.*

Madame Argante , allez , allez n'a-
prehendez rien pou , je la défie de vous
surprendre , elle pourra arriver si le guida-
ble s'en mêle.

Il sort en riant.

S C E N E X I.

Me. ARGANTE , ANGELIQUE.
DORANTE.

Me. ARGANTE

EH bien , Monsieur , ma nièce m'a
tout conté , rassurez-vous : il me

paroît que vous êtes inquiet.

DORANTE.

J'avouë , Madame , que votre présence m'a d'abord un peu troublé.

ANGELIQUE *à part.*

Comment le trouvez-vous , ma mere?

Mc. ARGANTE *à part le premier mot.*

Doucement. Je ne viens ici que pour écouter vos raisons sur l'enlèvement dont vous parlez à ma nièce.

DORANTE.

Un enlèvement est effrayant , Madame , mais le desespoir de perdre ce qu'on aime rend bien des choses pardonnables.

ANGELIQUE.

Il n'a pas trop insisté , je suis obligée de le dire.

DORANTE.

Il est certain qu'on ne consentira pas à nous unir , ma naissance est égale à celle d'Angelique , mais la difference de nos fortunes ne me laisse rien à esperer de la mere.

Mc. ARGANTE.

Prenez-garde , Monsieur , votre desespoir de la perdre pourroit être suspect d'interêt ; & quand vous dites que non , faut-il vous en croire sur votre parole ?

Ah! Madame, qu'on retienne tout son bien, qu'on me mette hors d'état de l'avoir jamais, le ciel me punisse si j'y songe.

ANGÉLIQUE.

Il m'a toujours parlé de même.

Mc. ARGANTE.

Ne nous interrompez point, ma nièce, (à Dorante) L'amour seul vous fait agir, soit; mais vous êtes, m'a-t'on dit, un honnête homme, & un honnête homme aime autrement qu'un autre; le plus violent amour ne lui conseille jamais rien qui puisse tourner à la honte de sa Maîtresse; vous-voyez, reconnoissez-vous à ce que je dis-là, vous qui voulez engager Angelique à une démarche aussi deshonorante?

ANGÉLIQUE à part.

Ceci commence mal.

Mc. ARGANTE.

Pouvez-vous être content de votre cœur; & supposons qu'elle vous aime, le méritez-vous? je ne viens point ici pour me fâcher, & vous avez la liberté de me répondre, mais n'est-elle pas bien à plaindre d'aimer un homme aussi peu jaloux de sa gloire, aussi peu touché des

C O N F I D E N T E. 109

intérêts de la vertu , qui ne se sert de la tendresse que pour égayer la raison , que pour lui fermer les yeux surtout ce qu'elle se doit à elle-même , que pour l'étourdir sur l'affront irréparable qu'elle va se faire , appelez-vous cela de l'amour , & la puniriez-vous plus cruellement du sien si vous étiez son ennemi mortel ?

D O R A N T E.

Madame , permettez-moi de vous le dire , je ne vois rien dans mon cœur qui ressemble à ce que je viens d'entendre , un amour infini , un respect qui m'est peut-être encore plus cher & plus précieux que cet amour même , voilà tout ce que je sens pour Angélique , je suis d'ailleurs incapable de manquer d'honneur , mais il y a des reflexions austères qu'on n'est point en état de faire quand on aime , un enlèvement n'est pas un crime , c'est une irrégularité que le mariage efface , nous nous serions donné notre foi mutuelle , & Angelique ne me suivant n'auroit fui qu'avec son Epoux.

A N G E L I Q U E *à part.*

Elle ne se payera pas de ces raisons-là

M e. A R G A N T E.

Son Epoux , Monsieur , suffit-il d'en

prendre le nom pour l'être , & de quel poids s'il vous plaît feroit cette foi mutuelle dont vous parlez , vous vous croiriez donc mariés , parce que dans l'étourderie d'un transport amoureux , il vous auroit plû de vous dire , nous le sommes ? les passions feroient bien à leur aise si leur emportement rendoit tout légitime.

ANGÉLIQUE.

Juste ciel ?

Me. ARGANTE.

Songez-vous que de pareils engagements deshonnorent une fille ! que sa réputation en demeure ternie , qu'elle en perd l'estime publique , que son époux peut réfléchir un jour qu'elle a manqué de vertu , & que la foiblesse honteuse où elle est tombée , doit la flétrir à ses yeux-mêmes, & la lui rendre méprisable ?

ANGÉLIQUE *vivement.*

Ah Dorante, que vous étiez coupable ! Madame , je me livre à vous , à vos conseils , conduisez-moi , ordonnez , que faut-il que je devienne , vous êtes la-Maitresse , je fais moins de cas de la vie que des lumières que vous venez de me donner ; & vous Dorante , tout ce que je pais à présent pour vous, c'est de vous

CONFIDENTE. III

pardonner une proposition qui doit vous paroître affreuse.

DORANTE.

N'en doutez-pas , chere Angelique , oüi je me rends , je la desavouë , ce n'est pas la crainte de voir diminuer mon estime pour vous qui me frappe , je suis sûr que cela n'est pas possible , c'est l'horreur de penser que les autres ne vous estimeroient plus , qui m'effraye ; oüi je le comprends , le danger est sûr , Madame vient de m'éclaircir à mon tour , je vous perdrais , & qu'est-ce que c'est que mon amour & ses interêts auprès d'un malheur aussi terrible ?

Me. ARGANTE.

Et d'un malheur qui auroit entraîné la mort d'Angelique , parce que sa mere n'auroit pû le supporter.

ANGELIQUE.

Hélas jugez combien je dois l'aimer , cette mere , rien ne nous a gênez dans nos entrevûës ; eh bien Dorante , apprenez qu'elle les sçavoit toutes , que je l'ai instruite de votre amour , du mien , de vos desseins , de mes irrésolutions.

DORANTE.

Qu'entens-je ?

Oùi je l'avois instruite , ses bontez , ses tendresses m'y avoient obligée , elle à été ma confidente , mon amie , elle n'a jamais gardé que le droit de me conseiller , elle ne s'est reposé de ma conduite que sur ma tendresse pour elle , & m'a laissé la maîtresse de tout , il n'a tenu qu'à moi de vous suivre , d'être une ingrante envers elle , de l'affliger impunément , parce qu'elle avoit promis que je serois libre.

DORANTE.

Quel respectable portrait me faites-vous d'elle , tout amant que je suis vous me mettez dans ses interêts même , je me range de son parti , & me regarderois comme le plus indigne des hommes si j'avois pû détruire une aussi belle , aussi vertueuse union que la vôtre.

ANGELIQUE *à part.*

Ah ma mere, lui dirai-je qui vous êtes.

DORANTE.

Oùi, belle Aegelique, vous avez raison, abandonnez-vous toûjours à ces mêmes bontez qui m'étonnent , & que j'admire, continuez de les mériter , je vous y exhorte , que mon amour y perde ou non,

VOUS

CONFIDENTE. 113

vous le devez , je serois au desespoir si
je l'avois emporté sur elle.

Me. ARGANTE *après avoir rêvé quelque
tems.*

Ma fille , je vous permets d'aimer
Dorante.

DORANTE.

Vous, Madame, la mere d'Angelique ?

ANGELIQUE.

C'est-elle-même , en connoissez-vous
qui lui ressemble ?

DORANTE.

Je suis si pénétré de respect . . .

Me. ARGANTE.

Arrêtez , voici Monsieur Ergaste.

SCENE DERNIERE.

ERGASTE, *Acteurs susdits.*

ERGASTE.

M Adame, quelques affaires pressan-
tes me rappellent à Paris, mon
mariage avec Angelique étoit comme
arrêté, mais j'ai fait quelques réflexions,
je craindrois qu'elle ne m'épousât par pu-
re obéissance, & je vous remets votre
parole; ce n'est pas tout, j'ai un époux

K

114 LA MERE

à vous proposer pour Angélique , un jeune homme riche & estimé , elle peut avoir le cœur prévenu , mais n'importe.

ANGÉLIQUE.

Je vous suis obligé , Monsieur , ma mere n'est pas pressée de me marier.

Me. ARGANTE.

Mon parti est pris , Monsieur , j'accorde ma fille à Dorante que vous voyez , il n'est pas riche , mais il vient de me montrer un caractère qui me charme , & qui fera le bonheur d'Angélique ; Dorante je ne veux que le temps de sçavoir qui vous êtes.

DORANTE veut se jeter aux genoux de Madame Argante qui le relève.

ERGASTE.

Je vais vous le dire , Madame , c'est mon neveu , le jeune homme dont je vous parle , & à qui j'assure tout mon bien !

Me. ARGANTE.

Votre neveu ?

ANGÉLIQUE à Dorante à part.

Ah que nous avons d'excuses à lui faire ?

DORANTE.

Eh ! Monsieur , comment payer vos bienfaits.

CONFIDENTE. 115
E R G A S T E.

Point de remerciemens : ne vous avois-je pas promis qu'Angelique n'épouserait pas un homme sans bien ; je n'ai plus qu'une chose à dire, j'intercede pour Lisette, & je demande sa grace.

M^c. A R G A N T E.

Je lui pardonne, que nos jeunes gens la récompensent, mais qu'ils s'en défassent.

L U B I N.

Et moi pour bien faire, faut qu'en me récompense, & qu'en me garde.

M^c. A R G A N T E.

Je t'accorde les deux.

Fin de la Comédie.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le
Garde des Sceaux , un manuscrit inti-
tulé : *La Mere Confidente*. Le sentiment
si bien traité dans cette Comédie, dont l'i-
dée est très-heureuse , ne pouvoit man-
quer de plaire au public , qui , à l'hon-
neur de son goût , s'attache de plus en
plus aux pièces de ce genre ; ainsi l'on
voit avec plaisir , que l'Auteur continue
de faire trouver un intérêt noble , a'ten-
drissant & délicat, même sur un Théâtre,
consacré au seul délassement de l'esprit.
A Paris ce 23. May 1735. D U V A L.

PRIVILEGE DU ROI.

L OUIS, par la grace de Dieu, Roi de
France & de Navarre : A nos amés
& feaux Conseillers les gens tenans nos
Cours de Parlement , Maîtres des Requê-
tes ordinaires de notre Hôtel , Grand
Conseil , Prevôt de Paris , Baillis, Séné-
chaux, leurs Lieutenans Civils , & autres
nos Justiciers qu'il appartiendra , SALUT.
Notre bien amé LAURENT - FRANÇOIS

PRAULT, Libraire à Paris, Nous ayant fait remonter qu'il souhaiteroit faire imprimer, & donner au Public, *La Mere Confidente, Comédie; Préface de l'Aphrodisiacus; ou Système du Sieur Boërhaave sur les Maladies Veneriennes, traduit en François par le sieur . . . Docteur en Medecine, avec des Notes, & une Dissertation du Traducteur sur l'Origine & la Nature de cette Maladie; Memoires du sieur le Marquis de Fieux;* s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres suivant la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le contre-scel des Présentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer lesdits Livres-ci-dessus spécifiés, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notre dit contre-scel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes; Faisons dé-

senſes à toutes perſonnes de quelque qua-
lité & condition qu'elles ſoient , d'en
introduire d'impreſſion étrangère dans
aucun lieu de notre obéiſſance ; comme
auſſi à tous Libraires , Imprimeurs & au-
tres, d'imprimer, faire imprimer, vendre,
faire vendre & débiter, ni contrefaire leſ-
dits Livres ci-deſſus expoſés, en tout ni
en partie, ni d'en faire aucuns Extraits,
ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'aug-
mentation, correction, changement de
titre ou autrement, ſans la permiſſion ex-
preſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de
ceux qui auront droit de lui, à peine de
confiſcation des Exemplaires contrefaits,
de trois mille livres d'amende contre cha-
cun des contrevenans, dont un tiers à
Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris,
l'autre tiers audit Expoſant, & de tous
dépens, dommages & intérêts ; à la charge
que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout
au long ſur le Regiſtre de la Communau-
té des Libraires & Imprimeurs de Paris,
dans trois mois de la date d'icelles, que
l'impreſſion de ces Livres ſera faite dans
notre Royaume & non ailleurs, & que
l'impétrant ſe conformera en tout aux
Réglemens de la Librairie ; & notam-
ment à celui du 10. Avril 1725. & qu'a-

vant de les exposer en vente , les Manu-
crits ou Imprimés qui auront servi de co-
pie à l'impression desdits Livres , seront
remis dans le même état où les approba-
tions y auront été données , es mains de
notre très-cher & féal Chevalier Garde des
Sceaux de France le Sieur CHAUVÉLIN; &
qu'il en sera ensuite remis deu Exxemplaires
de chacun dans notre Bibliotheque publi-
que , un dans celle de notre Château du
Louvre, & un dans celle de notre très-
cher & féal Chevalier Garde des Sceaux
de France le Sieur CHAUVÉLIN; le
tout à peine de nullité des Présentes. Du
contenu desquelles , vous mandons &
enjoignons de faire jouir l'Exposant ou
ses ayans-cause , pleinement & paisible-
ment , sans souffrir qu'il leur soit fait au-
cun trouble ou empêchement : Voulons
que la copie desdites Présentes qui sera
imprimée tout au long au commence-
ment ou à la fin desdits Livres , soit tenue
pour dûement signifiée , & qu'aux copies
collationnées par l'un de nos amés &
féaux Conseillers & Secretaires , foi soit
ajoutée comme à l'Original. Comman-
dons au premier notre Huissier ou Sergent
de faire pour l'exécution d'icelles tous
actes requis & nécessaires , sans deman-
der autre permission & nonobstant cla-

meur de Haro, Chartre Normande & Let-
tres à ce contraires. CAR tel est notre
plaisir. DONNE^e à Versailles le dixiè-
me jour du mois de Juin l'an de grace
mil sept cens trente cinq ; & de notre
Regne le vingtième, Par le Roi en son
Conseil, Signé. SAINSON.

*Registré sur le Registre IX. de la Chambre
Royale & Syndicale des Libraires & Impri-
meurs de Paris, No. 121. fol. 103. confor-
mément aux anciens Reglemens, confirmez
par celui du 28. Février 1723. A Paris ce
12. Juin 1735. Signé, G. MARTIN, Syndic.*